Guy SEMBIC

AU PAYS DES GUIGNOLS GRIS

Livre 3 : Après la Traversée

Roman



Date de dépôt : 26 mars 2006

La rencontre

Le 17-9-636-ER-4 Décadi, vers huit heures du matin, Tayguète était prête à partir, ses talons fins claquaient délicatement sur le carrelage, dans l'entrée de la grande maison familiale.
Son jeune frère, Alcyon, l' apercevant, s' exclama :
-- Je ne t'ai jamais vu si belle, si chic, si détendue ! A mon avis, tu dois t' attendre à une rencontre à Enolabay !
La jeune fille était vêtue d'une jupe noire, d’ un chemisier blanc à fines rayures verticales, espacées, et, autour de son cou, elle portait une écharpe de soie légère, nouée comme une cravate, d'un rouge vif.
Son visage épanoui, aux lignes délicates, au teint naturel, entouré par ses beaux cheveux noirs, ignorait ostensiblement toute forme de maquillage. Tayguète détestait ces poudres, ces fards, et toutes ces crèmes qui finissaient bien, à la longue, par dessécher la peau, et, selon elle, n' ajoutaient rien de plus. Elle disait :
-- Le visage, c'est la fenêtre de l' âme, à quoi sert d' être beau si le meilleur et le plus vrai de soi-même ne s'expriment pas avec bonheur, si le coeur n' est point à la fête ? Le visage ne se fait pas avec tout ce dont on peut l'enduire pour qu'il paraisse plus attirant : il se fait essentiellement de l'intérieur, avec tout ce qui se passe dans l'esprit et dans le coeur...
Presque chaque jour, Tayguète entretenait avec soin ses cheveux noirs : elle les lavait, les peignait, les brossait, les assouplissait, utilisant un savon fin aux algues. Secrètement, elle était fière de ses cheveux noirs, toujours bien coupés, si doux au toucher, en partie séparés au dessus de son front par une raie sur la gauche, laissant apparaître son cou et sa nuque éclatants de blancheur.

Sans se hâter, par la rue de l' Est, puis, vers le quartier Nord de la petite ville, après avoir contourné l' obélisque de la place de la Révolution, elle se rendit à la gare, prit un billet aller-retour pour Enolabay, et attendit sur le quai.
Une soixantaine de kilomètres à peine séparait Atarakbay, la petite ville au bord de l' océan d' Enolabay, située, elle aussi, sur la côte, le long d'une immense baie, bâtie en terrasses, escaladant le flanc des collines environnantes.
Avec le turbotrain qui reliait toutes les villes du littoral Neurélabien depuis Tankara, vingt minutes suffisaient à Tayguète pour rejoindre les gratte-ciel de verre et de métal, le labyrinthe urbain aux larges avenues se coupant à angle droit.
A Enolabay, le principal centre économique et financier de toute la planète, on ne chômait pas : c'était " la vie-très-vite ", régulièrement ponctuée de loisirs organisés, de manifestations culturelles, de stages d'entraînement intensif aux nouvelles technologies et à l'évolution des stratégies commerciales, de repas pris en équipes ou en famille à la Cantine Populaire, de " Décadis-promenade " depuis la jetée du port principal jusqu' aux abris anti-nucléaires délabrés datant, disait-on, d'un million d' années avant ER-4.

Ce Décadi, le 17, justement, c'était le premier jour de la fête du Tricentenaire de la Révolution Culturelle. Au stade Magellan, devait se dérouler, à partir de neuf heures du matin toutes les manifestations de la Grand' Messe Populaire du Souvenir. De brillants discours y seraient prononcés, des dizaines d' orateurs enthousiasmés s'exprimeraient depuis les tribunes, les rythmes endiablés des musiques d' ambiance projetteraient les gens sur une scène du monde devenue comme par magie un paradis tombé du ciel.

Après les discours, les ovations, les hurlements de la foule, les embrassades furieuses, les ondulations d'un délire universel jailli de plusieurs centaines de milliers de gorges, ce serait, comme prévu, à la Cantine Populaire, sur le champ de foire de la Porte de Bérénice, le plus gigantesque banquet de toute l' histoire de la planète, puisque même au plus fort de la Révolution Culturelle, le neuvième mois de l'année 336, jamais autant de monde n' avait été réuni pour un festin populaire, à Enolabay ou ailleurs.

" Oui ", pensait Tayguète, " Maman avait raison, quinze guichets pour la distribution des tickets, ce ne serait pas de trop ! Quelle bousculade en perspective ! "

Dans le turbotrain qui venait de Tankara, Tayguète se fraya à grand' peine un passage au milieu du couloir central, où elle demeura debout, serrée entre un gros type ventripotent qui sentait le fromage avancé, et une dame âgée tout de noir vêtue arborant un fessier plantureux. Dans l'odeur aigre de la transpiration, au beau milieu de tous ces gens ballottés pêle-mêle, l'on redevenait un animal humain, parfaitement anonyme. Pas une seule personne n'avait les cheveux noirs, comme Tayguète, et, d'un bout à l' autre de la rame bondée du tubotrain, les boucles, les épis, les chignons, les frisettes se succédaient en une houle grise et mouvante. Pétrie et froissée, Tayguète ressemblait à une petite fleur égarée dans un grand champ de dos et de poitrines, avec son écharpe rouge nouée autour de son cou, son visage momentanément stabilisé en un tout petit univers réduit aux dimensions d'un mouchoir de poche. Des visages quasars, à seulement dix ou vingt têtes de la sienne, lui souriaient timidement de leurs yeux bleus, verts ou noirs, engageant ainsi une conversation interstellaire de train de province, en syllabes de silence... Echange d'ondes invisibles et de regards hiéroglyphes étrangement habités de rêves et de messages.

Dans l' avenue de la gare, à Enolabay, l'une des plus importantes artères bordée de gros arbres au feuillage dense, au tronc noueux, c'était déjà l'effervescence, ce premier matin de la fête. Une foule de promeneurs et de touristes, compacte, animée, bruyante, grossissait à vue d' oeil, alimentée par d' autres flots humains jaillis des rues adjacentes, et semblait, inexorablement, en un immense fleuve, se diriger vers le centre ville, puis, de là, sans doute vers le stade Magellan où l'on allait célébrer la Messe Populaire. De longues banderoles étaient tendues sur les façades des plus grands immeubles.

A quelques jours de l' équinoxe, la sécheresse persistait, mais l' été, enfin, perdait de son flamboiement. Ce matin, une brume grise, presque blanche, avait conquis le ciel. L' air était très doux, immobile, sans le moindre souffle de vent.

Tayguète suivit toute l' avenue de la gare jusqu'à la place Procyon. De là, elle prit le turbobus souterrain afin de se rendre Porte de Bérénice, là où s' étendait, sur plusieurs hectares, l 'énorme structure à l' architecture complexe, en verre, béton, matériaux préfabriqués, arches métalliques, dômes et pyramides, de la Cantine Populaire. L'on disait qu'en temps normal, cette cantine pouvait accueillir dix sept mille personnes. L'on y servait des repas à toute

heure, même la nuit. Les gens arrivaient seuls, par couples ou en groupes, prenaient place en fonction des disponibilités, autour des tables, et, en échange du ticket de repas, l’on obtenait un plateau individuel. Le ticket ne coûtant que deux parsécus, ne pouvait être délivré que sur présentation d’ une carte plastifiée avec photographie récente, et... les trois derniers bulletins d’émargement aux offices de " messe populaire", ou la carte de " pratiquant " prouvant son appartenance à la Ligue. Tayguète, comme beaucoup de jeunes du Finisterre, ne fréquentait pas les offices de " messe populaire ", n' adhérait pas à la Ligue, mais elle était toutefois inscrite sur la liste des jeunes volontaires au service de la Cantine, et, à ce titre, n' avait nullement besoin de présenter la carte plastifiée ou les bulletins.

Aujourd 'hui, il n'y aurait qu'un seul service. Bien au delà des vastes salles du bâtiment de la cantine, les organisateurs du repas universel avaient aménagé les lieux en conséquence : la surface totale du champ de foire était occupée par de grands chapiteaux rectangulaires en toile de cirque, disposés les uns à la suite des autres, communiquant ainsi à perte de vue.

De longs cordons de représentants de l' ordre, des troupes de la Brigade Sanitaire, des compagnies de gardes anti-feu en tenue de combat avec leurs véhicules d'intervention, cernaient le champ de foire.

Les Autorités Municipales ainsi que le Gouvernement Local s' étaient mis en grands frais pour organiser cette manifestation populaire, ce grand festin de la Fraternité. Selon les dernières informations communiquées à la télévision, sur toutes les chaînes publiques de Neurélabie, environ trois cent mille personnes étaient attendues.

Deux mesures exceptionnelles avaient été prises : la première, concernant le prix du ticket fixé à un parsécu au lieu de deux, l' entrée gratuite pour les enfants âgés de moins de six ans, accompagnés par leurs parents ; et la deuxième mesure, c'était, en principe, la dispense de présentation de la carte d' adhérent à la Ligue, ou des bulletins d’émargement aux offices de " Messe Populaire".

Vers dix heures, Tayguète devait se présenter à la direction du service de la cantine, avant de prendre place derrière son guichet grillagé, le quinzième et dernier, situé à l' extrémité du champ de foire.

Les Autorités auraient bien pu envisager de remplacer cet horrible grillage par une vitre, ou même par un simple rebord lisse, avec une alvéole au milieu pour déposer les pièces de monnaie, se disait Tayguète. Mais les ordres et les prescriptions de la Brigade Sanitaire avaient été formels : les conditions de sécurité devaient être appliquées. L' on ne craignait pas les vols ou les agressions parce que dans la société Neurélabienne, comme presque partout dans le monde depuis trois siècles, la délinquance était devenue très marginale. L' on craignait essentiellement des manifestations violentes ayant pour origine l' impatience des gens ; des malaises, des crises de nerfs, car l' attente serait longue.

L' ouverture avait été fixée à dix heures trente. En trois heures, chaque volontaire, enfermé dans sa guérite devrait distribuer plusieurs milliers de tickets.

Le grillage devait, selon les Autorités, impressionner les gens, s'imposer comme une frontière, conditionnant, écrasant psychologiquement, dépersonnalisant. Une fois le tourniquet automatique franchi, à côté de la guérite, l'individu deviendrait un bec qui n'aurait plus alors qu' à s' ouvrir et se laisser gaver, rincer, afin que l'on pût clamer, ce soir, au Journal d' information, cette annonce : " Sans aucun incident fâcheux, dans une ambiance de

grande fête cosmopolite, trois cent mille personnes de toutes races et de toutes confessions ont partagé le repas de la Fraternité, organisé par le comité des Fêtes du Tricentenaire de la Révolution Culturelle ".

Tayguète se demandait à quoi ressemblerait son visage derrière cette ogive grillagée, comment son sourire, quadrillé par de petits losanges de deux centimètres carré, pourrait bien éclabousser de gentillesse ces milliers de visages qui allaient défiler pendant trois heures devant elle !

Dans le turbobus souterrain, entre la place Procyon et la porte de Bérénice, encore une fois serrée entre des corps gras et mous, des silhouettes anorexiques, des citadins, des touristes , des ouvriers du port ou des employés, elle pensait :

" Au bout du compte, il y aura tellement de pavés dans la mare du Tricentenaire, des gros et des petits, que notre belle et grande société Neurélabienne ressortira, le 31-12 de cette année 636, encore plus impuissante devant le drame individuel. Certes, les cérémonies, les commémorations, les spectacles vidéophoniques, les manifestations culturelles, le théâtre de rue, les expositions, ne manqueront pas, dans toute la Neurélabie ; les municipalités vont pavoiser, les historiens, les journalistes, les scientifiques, seront tous à la une de l' actualité. Des centaines de millions de parsécus vont être dépensés. Encore des grands mots, de beaux discours, du spectacle, du folklore, encore cette espérance magnifique qui va couler à flots dans les coeurs, avec les vins de Tankara et d' Enizolie ; les embrassades, la fête qui va se prolonger , les murs gris du quotidien repeints en bleu, en vert, en rouge, couverts d'images et de fresques.

Rappelons-nous ce jour si beau et si chaud, du milieu de l' été, en l' an Zéro, lorsqu'un de ces vieux rêves de l' homme, vivre sans frontières, toutes races confondues, dans la libre circulation et l' échange des idées, sans conflits armés, s'est enfin réalisé...

Ce jour-là, en effet, les habitants de la Terre avaient décidé que ce n' était pas 14-8-17792-ER-3, mais 14-8-Zéro-ER-4. Et bien, ce décadi, le 17-9-636-ER-4, ce serait, selon ce qu' espéraient les organisateurs, la même effervescence. A cause d'un tout petit bout de la très longue histoire de notre monde, qui a tout changé... sauf l' essentiel.

Trois siècles plus tard, pendant l' été de l' année 336, s' épanouissait sur toute la planète, la Révolution Culturelle, née d'une découverte jusqu' alors inespérée mais peut-être attendue depuis plus d'un million d' années... Sur le sol de la Planète Morte, petite soeur jumelle de la Terre venue se placer en orbite autour du soleil, l'on avait trouvé, sous une coque gigantesque, des ossements humains, et c'est donc ainsi que nous apprîmes que nous n'étions plus seuls dans l' Univers...

Mais aujourd'hui, les " pavés " dans la mare du Tricentenaire tombent toujours. Ils tomberont encore demain, je crois, même si la Terre, une autre fois, retraversait un nouveau gouffre historique d'un million d' années.

Chaque solitude est un pavé dans la mare, chaque drame individuel, que ce drame soit une maladie incurable, une infirmité, une trahison, une exclusion, l' extrême vieillesse, le dénuement, la souffrance des êtres... Oui, cela fait beaucoup de parsécus pour le Tricentenaire, nous avons tous bonne conscience, après avoir tant donné pour les Atalantes, victimes du séisme du siècle sur les hauts plateaux du Petit Continent, les sinistrés de toutes les catastrophes mondiales, et même les naufragés de l' espace qu'il a fallu récupérer dans des

conditions impossibles sur les satellites artificiels en perdition, et accueillir dans nos cités surpeuplées. Alors, on peut bien se payer une fête qui fera date !
Le Tricentenaire a déjà exclu les irrécupérables, soit parce qu'ils vont bientôt mourir, soit parce qu'ils ont " brisé le vase sacré ". Le Tricentenaire, c'est une affaire juteuse et valorisante pour les Elus du temps présent, mais c'est aussi un décor séduisant, trompeur, très artistiquement présenté, un foisonnement d'images surdimensionnées, pour faire oublier, qu'en toute réalité, une réalité brutale, tragique, organisée, des milliers de portes encore et toujours verrouillées ne s'ouvriront jamais... Liberté, Egalité, Solidarité, sur toutes nos pièces de monnaie avec l' effigie de la " petite fée des neiges équatoriales ", Habibah... Et dans nos coeurs, depuis la Révolution Culturelle, paraît-il...
Combien de fois violés, bafoués, chaque jour dans notre monde merveilleux en apparence, ces principes fondamentaux de notre civilisation !
De tout ce qui a été perdu parce que cela ne s'est inscrit nulle part, ou parce que cela s'est effacé, de tout ce qui a été perdu parce que, autrefois, avant le 18 ème millénaire, à part les privilégiés, les fils et les filles de famille ayant bénéficié d'une solide instruction, les gens, pour la plupart, ne savaient ni lire ni écrire ; de tout ce qui a été exprimé, dessiné, joué ; de toutes ces images d'un ancien ou d'un nouvel " ailleurs ", images qui se sont formées dans l' esprit de personnes parfois très humbles, d'enfants et de vagabonds, de vieillards agonisant, de femmes perdues, de déracinés de tous les pays du monde ; rien ne sera jamais retrouvé parce que tout ce qui a été retenu jusqu'à ce jour ne l' a été que parce que des autorités, des " officiels ", ont bien voulu le reconnaître... Tout ce qui a été perdu est infini par rapport à ce qui a été conservé. Perdu comme la bibliothèque d' Alexandrie, vingt cinq siècles avant la fin d' ER-1."

A dix heures et demie, ce décadi gris et doux, sans un souffle de vent, dans la montée des clameurs et des cris, dans les puissantes exhalaisons sonores et gutturales d'une foule incommensurable, derrière l' ogive grillagée, le visage de Tayguète se faisait tout petit, fragile et timide devant ces dizaines de " quasars" barbus, chevelus, coupe rosés, ridés, doublement mentonnés, qui déjà, s' avançaient, se pressaient, attendant l'ouverture imminente.
Une queue impressionnante qui, tout au bout, à cinq cents mètres environ, maigrissait en colonnes de bipèdes stoïques, sur trois rangs, sur deux rangs, et enfin, près du boulevard périphérique, sur une seule file. Devant chacun des quinze guichets, c' était une masse compacte, menaçante, trépignant d'impatience, et les quinze masses accumulées en face des guichets ne formaient en réalité qu'une seule masse, uniforme, aussi écrasante qu'une cohorte de rouleaux compresseurs s' avançant vers les barrières d'un gigantesque chantier.
Inopinément, un rot, un pet, ou autre incongruité se mêlait aux jurons, aux cris, aux vociférations obscènes et aux rires gras.
Le collègue du onzième guichet, lui, un grand type tout faraud à l' oeil de vipère, abominablement frisé, la cigarette aux lèvres, la parole cassante, autoritaire, devait se sentir très à l'aise, derrière son grillage. Tayguète l' avait bien remarqué, au bureau de la Direction, lorsqu'il s' était présenté tout à son avantage, devant les organisateurs, et leur avait déclaré, très sûr de lui : " Vous bilez pas pour le grabuge, avec moi, je peux vous garantir qu'ils ne feront pas les marioles, je vais les mettre au pas... "

Le signal d'ouverture retentit en une longue sonnerie stridente qui déchirait les tympans, et plus encore, écorchait les sensibilités survivantes. Une clameur immense de gosiers pressés d' être rincés et gavés, accueillit ce signal totalement inaudible pour les gens les plus éloignés dont les rangs, à l'autre bout du champ de foire, presque filiformes, ressemblaient aux mèches éparses d'une chevelure aussi vaste qu'un paysage.

Alors, les haleines pestilentielles, les regards fiévreux chargés de désirs et de rêves fous, les " bonjour mademoiselle un ticket s'il vous plaît ", de tous les accents de Neurélabie, les têtes carrées ou rondes, les cheveux gris à perte de vue, parfois un sourire de gosse mal mouché, rarement un regard bleu, droit et pur ; défilèrent sans interruption devant l' écharpe rouge et le chemisier rayé de Tayguète. Un petit triangle blanc à l'extrémité de l' écharpe, agressé par les fumées de cigarette, semblait rechercher la protection des doigts de fée de la jeune fille, lorsque des postillons intempestifs accompagnaient les éclats de voix, les rires gras, les jurons, les propos acides... Tayguète, de sa main libre, ramassait les pièces d'un parsécu, donnait les tickets, souriait malgré tout, plaçait un mot gentil quand elle le pouvait... Ou plutôt selon son inspiration, tout à fait occasionnelle et spontanée, ce qui, en l' occurrence, était une prouesse...

Depuis son écran de contrôle, réglable à volonté, Tayguète pouvait tout observer. D'un petit clavier à touches fonctionnelles, elle pouvait saisir les coordonnées exactes du moindre incident déplorable survenant dans la file d' attente : évanouissement, crise de nerfs, malaise cardiaque, bagarre ou autre " accident social ". Dans la minute même, un petit module d'intervention des Brigades Sanitaires ou des Forces de l' Ordre apparaîtrait, avec sa lumière clignotante ou laissant entendre sa sirène d' alarme.

Des allées délimitées par des barrières métalliques avaient été placées entre quelques guichets. Une , par exemple, entre le onzième et le douzième .

Sans qu' elle n'en pût comprendre la raison précise, Tayguète remarqua dans ces allées des gens en retrait, parqués comme des animaux non conformes, inadmis, et qui semblaient attendre avec une résignation d' exclus provisoires, alors que la bousculade devant le guichet était à son comble.

Dans l 'allée située entre le onzième et le douzième guichet, il y avait beaucoup plus de " résignés d' office " que partout ailleurs. A côté du quinzième et dernier, en revanche, derrière l'unique barrière, sur la droite, c'était le désert comme si, tout au bord d'un monde civilisé, la vie venait de perdre les traces de ses clivages et de ses repères, pour n 'inclure que dans un même espace, tous les êtres, sans signes distinctifs.

Un océan de cheveux gris, en vagues houleuses, de visages de tous les horizons, vers onze heures, noyait les accès au champ de foire, et cet océan était encore alimenté par des fleuves humains qui s' écoulaient bien au delà de la Porte de Bérénice.

Tout à coup, Tayguète, un instant distraite, hypnotisée par cette immensité, pensa à la chevelure de Bérénice, une constellation située quelque part dans le ciel, peut-être porteuse d' embryons humains ou de rescapés d'une civilisation disparue...

-- " Mademoiselle, un ticket, s'il vous plaît ! "

Très vite, Tayguète reprit la place qu'elle n' avait pourtant pas quittée, servit ce jeune homme maigre vêtu d'une gabardine crasseuse et tendant vers elle sa pièce d'un parsécu, lui offrit son plus beau sourire, celui qui vous atteint jusque dans le fond des yeux et qui passe dans

l'esprit, dans la solitude d'une vie entière ou dans l'intimité d'un très bref instant, comme une caresse inespérée. Le jeune homme prit le ticket, effleurant légèrement les doigts de Tayguète, lui rendit son sourire, passa le tourniquet, puis disparut dans la foule des Elus...

Sur l' écran de contrôle, une heure environ avant la fermeture, Tayguète aperçut une toute petite tache noire près du guichet onze, entre les deux barrières métalliques. Les autres taches, encore très rapprochées les unes des autres, grises et mouvantes, semblaient aspirées peu à peu vers une ouverture étroite aménagée à proximité du guichet. La tache noire, elle, demeurait immobile, comme une feuille arrêtée sur un gros caillou au milieu d'un torrent.

La foule des " élus", à ce moment-là, grossissait à vue d'oeil, de l'autre côté des tourniquets, s'avançait en direction des structures de restauration et des chapiteaux attenants. Les masses humaines n' étaient plus aussi compactes, et l'on avançait maintenant sur deux rangs. Les gens, beaucoup plus calmes, moins insolents, étaient aussi plus silencieux, plus timides, se serraient sans se bousculer.

Tayguète régla son écran de contrôle afin d'obtenir un agrandissement. Elle distingua bientôt très nettement le visage d'un garçon aux cheveux noirs. Un visage serein, peut-être un peu triste... Elle observa plus attentivement, et c' est alors que surgit un souvenir tout récent, sous la forme d'une image floue, " Ce visage ressemble à celui de ce garçon aperçu quelques jours plus tôt, au cap rocheux. Ce jour-là, il faisait très beau, et j' étais assise dans les rochers, presque à l'extrémité du cap, là où personne, d'ordinaire, ne s' aventure, car l' accès est difficile. Je balançais doucement mes jambes et humais l'air marin. J' ai vu ce garçon qui venait de s' arrêter sur une roche plate : à première vue, il devait être de mon âge, ses cheveux étaient noirs comme les miens. Un long moment, il est resté debout, immobile, contemplatif, étrangement préoccupé de se qui se passait sur l' horizon : un petit arc de cercle noyé de brume mauve et feu, descendant sur l' horizon, la planète morte accompagnée par le soleil déclinant de cette fin d' après-midi radieuse. Le bel inconnu, toujours aussi contemplatif, n'était sûrement pas du pays ; il avait garé sa bicyclette à deux cent mètres environ, au bout de la piste qui prenait fin juste avant les premiers blocs rocheux. Quatre volumineuses sacoches, ainsi que d'autres bagages, encadraient la bicyclette... Il devait donc venir de très loin ! Il ne m' a pas du tout regardée de la même façon que les autres garçons de son âge. C' était le même regard que celui d'un enfant s' apprêtant à souffler sur une bulle invisible. Mais je l' ai bien vue, sa bulle : elle s'élevait dans le ciel, tout doucement, elle avait peur d' éclater, elle voulait traverser l' océan, elle était pleine de visages, et j' étais l'un de ces visages... Ce sont ces bulles que nous traversons, à l'intérieur desquelles vivent, chantent, tous les petits morceaux du ciel que nous cherchons. Chacune de ces bulles est un univers clos, un refuge provisoire, un enchantement, une découverte, un embryon de certitude... Nous n' existons vraiment qu'à l'intérieur de ces bulles, et seulement lorsque nous avons la conscience de les traverser. Entre les bulles, c'est le néant, l'interrogation perpétuelle, l'errance, ou bien la face visible, illusoire, fragile, dérisoire, de tout ce qui existe. Tout à coup, le visage de l'inconnu s'est évanoui dans l'ombre des rochers. Un visage d'homme, dont la trace dans ma mémoire rejoint ces empreintes de souvenirs précédant ma naissance. Pour avoir trop suivi sa bulle, j' ai manqué son virage. Mais après tout, je ne savais rien de sa route..."

Tayguète, aujourd'hui, reconnaissant ce visage, entre les deux barrières du guichet onze, fut prise de compassion. Attendrie, désorientée, la situation d' exclusion en laquelle se trouvait ce garçon la fragilisait elle-même.
Sur quel critère de sélection arbitraire le grand type tout faraud s'est-il donc fondé pour rejeter ainsi ce garçon aux cheveux noirs ?

La fermeture des guichets ayant été retardée, sur décision des organisateurs, afin de permettre aux derniers venus de participer au repas universel, Tayguète distribua encore les tickets. Le rang s'éclaircissait de plus en plus, et, à la porte de Bérénice, ainsi qu'aux abords du champ de foire, le calme revenait.
Mais le garçon aux cheveux noirs, lui, se tenait toujours à la même place.
L'un des organisateurs s' approcha des guichets, et devant celui de Tayguète, annonça :
-- Mademoiselle Antarès, à présent, vous pouvez regrouper les souches des tickets, tout s'est très bien passé, il n' y a eu aucun incident, je donne l'ordre d'enlever les barrières.
L'homme repartit sans se retourner, n' apercevant pas cette silhouette solitaire qui allait s' éloigner, n' ayant plus rien à faire en ces lieux. Le garçon désemparé regardait le type du guichet onze qui descendait brutalement le volet de l'ogive. Il ne s' éloignait pas, cependant.
L' esplanade d' accès au champ de foire venait de retrouver son atmosphère de tous les autres décadis. Au loin, sur le boulevard périphérique, glissaient de gros turbobus, des jeunes gens en formations motorisées pilotaient des turbolettes bruyantes, quelques véhicules individuels se succédaient à intervalles réguliers, produisant un bruit de fond assourdi, un bourdonnement qui s' amplifiait, puis déclinait.
Tayguète, ayant regroupé les souches des tickets ainsi que les barquettes de monnaie, appela par interphone l'un des gérants de la cantine, qui, dans la minute même arriva aux commandes d'un petit module, se saisit des paquets de souches et des barquettes, puis repartit, sans hâte cette fois. Se retournant à plusieurs reprises, le gérant louchait sur les jambes bien galbées de la jeune fille.
D'un coup sec, Tayguète fit tomber le volet, depuis l' extérieur. Elle s' était empressée de s'extirper de la guérite, juste avant l' arrivée du gérant.
Elle se retrouva sur l' esplanade, enfin libre, légère, souriante, épanouie, presque seule...

C'est alors qu'elle l' aperçut, lui, ce garçon désemparé qui, tout étonné devant une fille aussi ravissante et si bien habillée, ne se décidait plus à s' éloigner.
" Aucun doute, c' est bien lui ", se dit Tayguète, " le garçon du cap rocheux, c'est le même visage... Et cela remonte de très loin dans le temps, de cet instant de l' enfance qui n' est plus vraiment l' enfance, ni tout à fait l' adolescence, quand un petit garçon de mon âge, un soir très tard, dans une gare de banlieue, s' approcha de moi et me parla, parce qu'il avait peur et qu'il s' était perdu. "

Eridan s' avança vers la jeune fille et se présenta :
-- Bonjour ! Je m' appelle Eridan, et je viens d' Enizola. Je suis très surpris que le Comité Mondial des manifestations commémoratives ait pu choisir Enolabay, pour la célébration de la fête du Tricentenaire de la Révolution Culturelle. Enizola, ou Two, l'une ou l 'autre, cité des Sciences, des Arts et de la Culture, auraient été à mon avis, des villes mieux placées pour ce genre d' évènement.
Tayguète, à son tour, se présenta :

-- Je suis très heureuse de te rencontrer, Eridan, je m' appelle Tayguète, j' habite à Atarakbay, la ville la plus occidentale du continent. Je te reconnais, tu es ce garçon que j' ai aperçu, il a une décade et demie, au cap rocheux. J'ai vu ta bicyclette, tu es donc venu de si loin ?
-- Oui, j' ai mis deux mois pour effectuer la traversée. Tayguète, tu vis à Atarakbay, dans le Finisterre ? C'est un bien joli pays, et la côte, ici, c'est fantastique ! Je ne la connaissais que d' après les livres, les cartes postales, la télévision, et Intramonde... Dans mon pays, là-bas, ce sont des plages, du sable, des dunes à perte de vue, sur des centaines de kilomètres.
-- Ma maison, Eridan, à Atarakbay, est située à l' extrémité de la rue de l' Est, c'est à dire sur la route de Two. Peut-être es-tu passé devant elle, en arrivant, avant de te diriger vers le cap. Je suis étudiante en dernière année d' archéologie, et dès le mois prochain, je participe à une mission d' exploration sur la Planète Morte. Pour une première expérience sur le terrain, si différente des voyages d' étude effectués jusqu' à lors, je ne pouvais rêver mieux... D'autant plus que le programme de recherche doit s'étendre sur plusieurs mois. Avant l' été prochain, je serai de retour dans ma famille.
Par où es-tu donc passé, Eridan, pour venir jusqu' ici ?
-- A Enizola, j' habite la plus blanche et la plus petite maison en bordure du parc Bételgeuse, tout près de la porte d' Orion, impossible de se tromper pour venir chez moi, mais c'est très loin d'ici... Enfin, pas trop, onze mille kilomètres en Métro-Jet, huit heures de traversée continentale. Le plus impressionnant, c'est le Désert Absolu, avec ses montagnes pétrifiées et déchiquetées, son paysage vitrifié, ses hauts plateaux, ses étendues de sable ou de cailloux, ses inaccessibles forteresses rocheuses à l' aspect métallique, et bien sûr, en son milieu, la Base Spatiale, seul endroit habité de cette région du monde.
-- J' imagine que tu as du emprunter un itinéraire relativement septentrional, pour traverser le continent ?
-- Je suis employé aux Messageries Planétaires, actuellement en congé sans traitement, pour une durée de deux ans, et j' ai décidé de traverser les trois continents en bicyclette ; parti d' Enizola au moment du solstice d' été, mais tu t'en doutes, certainement, Tayguète, je ne suis pas passé par le Désert Absolu. Je suis venu par le Grand Nord, par la Circadie, dans toute sa longueur, la Neurélabie Continentale, la Grande Fracture, le Massif Epargné, Two. Un mois environ après le solstice, je me trouvais par 70 degrès de latitude, au cap Nord du continent, le Cap de la Grande Ourse. A Enolabay, dès la fin des manifestations du Tricentenaire, je prends l' aéroglisseur qui en cinq heures me fera traverser les quatre mille kilomètres d'océan nous séparant du Pays des Atalantes, le Petit Continent. Ensuite, ce sera la Terre des Hommes Primitifs, le continent Austral, et pour finir, depuis Cabo-Verdi, sur le 17 ème Sud, direction Enolabay via les côtes méridionales de Kafricentrie, Kafricoba, les hauts plateaux du Kalaharidji, la vallée de la Taïgarika, la Berbérie, la Turkménie, le pourtour du Bassin Dépressionnaire, les plateaux Ibériens et Tankara. Vers la fin du printemps prochain, parvenu à Enolabay, pour retourner à Enizola, je prendrai le Métro-Jet.
-- Quel programme !... Mais, si je comprends bien, au début de l' été prochain, à Enolabay, avant de retourner à Enizola, tu auras vécu six mois plus tôt, l' été Austral ? Et tu crois que, si tu repasses dans le Finisterre, sachant qu'il te restera encore un an de congé, tu vas tout de suite retourner à Enizola ?

-- En vérité je me suis aménagé, en quelque sorte, une grande marge, ceci afin de gérer les situations imprévues...
-- Des situations relationnelles, entre autres ?
-- Peut-être...
Eridan laissa passer un silence, puis reprit :
-- Dans tous les pays habités et développés du monde, il y a des voies de communication, des refuges, des auberges de jeunesse, et de temps à autre, je pratique le " turbo-stop", des transporteurs me chargent, je prends aussi des trains...
-- Mon jeune frère Alcyon se souvient très bien de toi : c’était il y a dix ans, le 16-12-626-ER-4, exactement. A cette époque, Alcyon était âgé de trois ans. Depuis, il a toujours souhaité que nous allions en vacances en Enizolie, au moins une fois. Il disait à maman, durant toutes ces années : " Rappelle-toi le garçon qui s' était perdu et que nous avons chargé, avec sa mère, dans notre turbomodule, il nous a déclaré que sa maison était très facile à trouver, la plus blanche et la plus petite, tout au bout de l' avenue longeant le parc Bételgeuse." La mienne est aussi très facile à trouver, c' est la dernière de la rue de l' Est, avant la route de Two. C'est la plus grande de la rue, celle qui a beaucoup de fenêtres... On ne peut pas se tromper, à Atarakbay, quatre grandes rues principales se coupent à angle droit, place de la Révolution.
Mes parents sont très gentils, et j' ai l'immense chance d' être leur fille. Mon père est très drôle, il se moque de tout et de tout le monde, il fait rire, même aux enterrements, il a le sens de la communication et de l' accueil très développé. Chez nous, à toute heure du jour, trônent en permanence sur la grande table familiale, dans la pièce principale, des bouteilles d'apéritif, des verres, d'énormes saladiers remplis de petites boulettes croustillantes préparées par maman. Et puis, chez nous, de toute manière, la porte d'entrée n'est jamais fermée... Maman n' a pas tout à fait le même caractère, c'est une Circadienne d' origine, elle est très profonde et très romantique, son sourire est le plus beau du monde.
J' ai aussi un autre frère, Sirius, qui lui est espiègle mais très débrouillard. A part cela, s'il y a bien un garçon sur lequel on peut vraiment compter dans la famille ou dans notre entourage, c'est sûrement lui.
Pour finir de te brosser cet idyllique tableau familial, je te dirai qu ' avec mon frère Alcyon, nous nous échangeons nos " vies intérieures ", et, bien qu' Alcyon, en vérité, soit toujours dans les étoiles...
-- " Pas étonnant", coupa Eridan, " avec un nom pareil ! "...
-- "Cela ne l' empêche pas ", reprit Tayguète, de se retrouver premier partout, à l' école. D'ailleurs, s'il se souvient si bien de toi, c'est parce que sa mémoire est très sensible. Pour en revenir à ce 16-12-626, j' avoue que, durant toutes ces années, je me suis parfois demandé ce qu' était devenu ce petit garçon aux cheveux noirs, qui, à onze heures du soir, à Kafricoba, aux abords d'une gare de banlieue déserte, attendait avec sa mère, sous la lumière blafarde d'un réverbère, quelque hypothétique bus ou taxi...
-- Nous nous étions perdus, avec ma mère, nous sortions de l' hôpital où était soignée ma soeur mourante, Véra, atteinte de l'un de ces terrifiants virus ; et nous avions pris le Turbobus qui reliait la Cité Médicale à la Gare Centrale. De là, nous devions rejoindre notre hôtel, situé en banlieue, sur la route de Zébraska, je crois bien.

Il fait toujours très chaud, à Kafricoba, même à quatre mille mètres d' altitude, la nuit, au pays des plus hautes montagnes de la Terre. Nous étions fatigués, et nous avions beaucoup de chagrin, parce ma soeur Véra allait mourir. Alors, en sortant de la gare, nous n' avons à cette heure tardive trouvé aucun bus, aucun taxi, et nous ne savions pas, dans la nuit épaisse et moite de l' Equateur, retrouver le chemin de l' hôtel, à pied. Il n' y avait personne pour nous renseigner...

C'est alors que vous êtes arrivés, glissant presque sans bruit sur l' avenue, dans votre turbomodule. Un jeune couple accompagné d'une fillette d'environ dix ans, et deux enfants. Vous avez été très chic, vous nous avez chargés, ma mère et moi, alors qu'il ne restait plus beaucoup de place à l'intérieur de votre véhicule. Bien que le trajet fût en réalité très court, en si peu de temps, j' ai eu l'impression que nous nous connaissions depuis toujours. Je me revois encore, assis entre les deux enfants, dont l'un n' arrêtait pas de remuer, de me serrer la main, d'essayer de me pincer le nez, et toi, Tayguète, assise contre la portière, me regardant et me souriant. Je vous ai expliqué, pour ma maison à Enizola, et bien sûr, j' ai espéré vous revoir... Ton père racontait des blagues, ta mère tentait en vain d'engager la conversation avec ma mère . A ce moment-là, tout enveloppé de la chaleur et de l' atmosphère de votre famille, en dépit de mon immense chagrin, je me sentais empli de bien-être, je savais très fort au fond de moi, que le ciel ne pouvait pas me tomber sur la tête. Ma mère était si abattue que durant tout le trajet, elle n' a pas dit un seul mot, sauf peut-être, en arrivant devant l' hôtel, pour vous remercier...

-- Quel âge avait ta soeur Véra, en 626 ? Et quel genre de fille était-elle ?

-- Elle venait tout juste de fêter son vingtième anniversaire, lorsque le mal la prit. Elle restera toujours pour moi, l'une des plus belles définitions de la femme, que j' ai pu jusque là connaître... Nous nous entendions très bien, exactement comme toi, avec ton frère Alcyon.

-- Parce que tu as plusieurs définitions de la femme ? Tu as bien dit : l'une des plus belles définitions, n' est-ce pas ?

-- Oui. Véra en était une, incontestablement. Il y en a beaucoup d'autres...

Deux ans avant sa maladie, elle avait pris à son compte un petit atelier de couture et de confection, créait, concevait, réalisait elle même ses modèles. Ses créations étaient d'une rare élégance, d'une simplicité et d'une délicatesse hors du commun ; souvent, je passais de merveilleux après-midi à ses côtés, dans son atelier, et, il me plaisait alors d'imaginer toutes ces silhouettes féminines vêtues des créations de Véra.

J'ai toujours pensé que ce qu'une femme achetait pour s' habiller, elle le choisissait en fonction de qu'il y avait de plus intime, de plus émouvant et de plus secret en elle. Véra devait en être consciente puisque ses modèles savaient si bien traduire la magie de la féminité.

Cette magie-là vous tombe toujours du ciel comme une étoile, alors que, juste avant la trouée inespérée, le voile noir d'une nuit aveugle, sur l' insolence des lumières de la fête des hommes sur la terre, se refuse obstinément au déchirement. Alors, Tayguète, je te le dis comme je le pense, à ma façon : lorsque la jeune fille rencontrée, en plus de la magie de sa féminité, a un nom d' étoile, si l'on est un homme, rien que pour cela, dans l'épreuve de la traversée de la vie, on ne regrette pas d' être sorti du ventre de sa mère ! Où ont-ils pêché ce nom-là, tes parents... Tayguète, l'une des sept filles d' Atlas... La constellation des Pléïades, à quatre cent

années-lumière de la Terre. Dans une époque lointaine d' ER-1, un peuple que l' on appelait les Grecs avait déjà des astronomes renommés... si ces gens-là n' avaient pas existé, nous n' aurions eu aucune chance de nous rencontrer. En définitive, si j' ai décidé d'entreprendre ce voyage, c'est aussi pour essayer de retrouver la trace de toutes ces définitions qui m'ont tant interpellées et qui il faut le dire, m'ont fait vraiment rêver... Il paraît qu' au pays des Atalantes, elles ont toutes les cheveux d'un noir de jais, la peau très brune ou cuivrée, qu'elles s' habillent avec les tissus les plus soyeux du monde et qu' en prime, elles ont des yeux et des visages aussi beaux que de très jeunes étoiles...

-- Comment as-tu trouvé les Neurélabiennes ?

-- Aussi ravissantes que les Circadiennes et les Enizoliennes !

-- Que veux- tu que l'on fasse, à présent ? Nous sommes libres, tous les deux, je ne rentre chez moi que par le dernier train . On passe l' après-midi ensemble ? Tout d'abord j'ai envie de t 'inviter au restaurant Atalante de la place Procyon, ce sera tellement mieux qu' au repas universel ! Tu verras, la serveuse, qu'est-ce qu'elle est bien ! Ils sont hyper sympa là dedans, on va être bien servis, comme en famille, ils seront très contents de nous avoir. Aujourd'hui, les restaurants ne vont pas faire fortune... Ensuite, nous irons nous promener le long de la jetée jusqu'aux abris anti-nucléaires, on verra toute la côte, depuis les promontoires. Tiens, regarde ! V'la l' soleil qui s' radine ! Dans dix minutes, le ciel est totalement dégagé ! Il te plait, mon programme ?

-- Oh, oui. C'est super ! Tu es très chic, merci !

Au restaurant Atalante de la place Procyon, Tayguète et Eridan furent très bien accueillis. Ils se retrouvèrent seuls dans la grande salle dont les peintures murales représentaient des paysages de hauts plateaux. La serveuse, une jeune Atalante au visage délicat, aux cheveux raides, noirs, habillée d'une grande robe à volants, était vraiment très belle. Eridan lui demanda de quel pays du continent Atalante elle venait, et pour quelle raison elle s' était installée ici, dans une grande ville de l' autre continent. La jeune femme, avec toute la musique de ses mots, l'intonation de sa voix gutturale, grave et émouvante, lui répondit qu' après le séisme qui avait détruit son village, ayant perdu toute sa famille, elle avait quitté son pays situé à deux mille mètres d' altitude, sur la bordure continentale de la Chaîne du Dragon d' Argent, et, après avoir séjourné quelque temps à Ontario, avait finalement décidé de rejoindre d'autres familles Atalantes vivant à Enolabay.

En attendant l' arrivée du premier plat, alors que " Météore 42 ", l' un des plus gros succès de cet été 636, éclatait littéralement, de toute sa structure orchestrale dans la salle, un silence, quelques instants durant, s' établit entre les deux jeunes gens, puis les doigts de Tayguète, délicatement, glissèrent sur la main d' Eridan.

-- A quoi penses-tu, là ? Tu as exactement le même regard que celui que tu avais, au cap rocheux devant l' océan... Un regard qui s' élevait comme une bulle de savon, et qui, pour rien au monde ne se serait résigné à l' éclatement. Mais tu sais, parfois, on a envie de pousser un grand cri, de tout laisser éclater, sans retenue, de se libérer totalement, de se livrer en toute confiance comme un oiseau au terme d'un très grand vol, venu dans le creux d'une main tendue parce que dans le creux de cette main, l'oiseau y retrouve des souvenirs.

-- Je pensais en ce moment, à tous ces visages que j' aime : je les regarde, je les respire, je les sens. Leur peau, les ailes de leur nez, leurs paupières, leurs cils, les veines de leur cou battent

comme le coeur d'un oiseau, justement. Tous ces visages entrent dans mon " cosmos ". Il suffit d'une seule fois, d'un très bref instant. Ils sont des rêves, des souvenirs, un émerveillement qui ne se décolorera jamais, je les garde pour toujours dans ma mémoire, ou bien, je les attends encore. Ils sont comme les étoiles du ciel, brillantes alors qu' elles ont déjà disparu, existant alors qu' elles sont encore dans la nuit et que leur lumière traverse l' espace avant de nous parvenir enfin. Si je savais pourquoi je les aime autant, les aimerais-je toujours ? N' aime-t-on pas les gens en réalité, uniquement en fonction de ce qu'ils peuvent nous apporter ? Ne les aime-t-on pas parce qu'ils sont beaux, gentils, utiles, rassurants, et pour tant et tant d' autres raisons ?

Est- ce que ça existe d' aimer les gens tout court, sans savoir pourquoi on les aime, comme on peut aimer une étoile dans le ciel, sans essayer de savoir si cette étoile là, en particulier, est plus belle, plus brillante qu'une autre ? Est- ce que ça existe, d' aimer ainsi ? C'est difficile de traverser l' existence avec un coeur si petit pour tellement de milliers d'histoires d' amour... Imagines un peu : dans un hall de gare, au milieu d'une fête immense, dans le turbobus souterrain d'une grande ville, un " coup de foudre " à la seconde, un " coup de foudre " à en crever, à en vibrer la vie durant... Et tous ces souvenirs, ces regards-hiéroglyphes, ces " bouteilles à la mer "... Il faudrait, si possible, dépasser les limites, les repères que l' existence nous impose. Entrer sans effraction, au coeur même de l'intimité des gens, vivre de tout ce qu'ils vivent en eux-mêmes. Mais nous sommes seuls, en fait, en face de nous-mêmes et des autres. Nos émerveillements, nos messages, nos signes, nos " missiles ", nos " pétards à retardement ", tout ce que l' on peut arriver à traduire, tout cela, ce sont des bouteilles à la mer. Et la bouteille, il faut d' abord que quelqu'un la trouve, ensuite, il faut que celui qui la trouve ait l'idée de l'ouvrir, d'en extraire le message, et en dernier lieu, peut-être le plus essentiel, il faut que la personne qui a ouvert la bouteille ait besoin de ce message-là, dans sa vie. Sinon, cela n' aucun sens.

La solitude est un enfant de salaud que nous avons tous dans le ventre, elle nous ronge les boyaux même au plus fort de l' amour, même dans l 'éclatement, elle entre avec nous dans l' ascenseur en panne, elle nous crie sa présence. Dès notre naissance, au tout premier souffle d'air inspiré, elle nous a précipité de l'autre côté de son absence originelle, mais cette absence ne s'est jamais effacée. Nous devons projeter notre existence et toute notre énergie dans la recherche de son absence originelle. Je crois que l' absence originelle de solitude sera un jour retrouvée, encore plus belle qu'au début du commencement, parce qu'elle nous apparaîtra emplie de tous ces visages que nous avons oubliés ou délaissés.

-- Mais, dis- moi, tous ces visages, par hasard, n' auraient-ils pas, pour la plupart d' entre eux, disons, un " petit air de féminité " ?

-- Ah, je vois que tu es une fille perspicace ! Décidément, on ne t ' abuse pas... Eh bien oui, c'est peut-être ça, au fond, la magie de la féminité. Et tu veux certainement que je te dise pourquoi pas : " Existerait-il un visage qui, à lui tout seul, représenterait tous les visages ? " C'est vrai, je me suis parfois posé cette question...

-- Et si nous débouchions ensemble ta bouteille ? N' est - ce pas extraordinaire que celui qui la jette et celle qui la trouve puissent ainsi se rencontrer sur l' esplanade d'un champ de foire comme au milieu de l' océan ? Et mieux, encore : si nous posions la bouteille en plein centre de la grande table familiale, rue de l' Est, à Atarakbay, chez Antarès ? Je te garantis que mon

père, drôle comme il est, il va te l' aplatir, ta philosophie ! Et pourtant, il sera le premier à se saisir de ta bouteille, s'empressera de la vider, parce que, sans avoir vu la couleur de ce qu'il y avait dedans, il saura tout de suite comment elle chante quand on l'ouvre, et très certainement, il déclarera de sa voix à faire trembler les murs de la maison, " ça, c'est une trouvaille !"

Tu sais, Alcyon, maman et moi-même, qu'est-ce qu'on prend dans les gencives, avec papa ! Il n' arrête pas de nous " mettre en boîte ", tous les jours. Papa, c'est un artiste de cirque, un gros rigolo déguisé en cuisinier faisant sauter des crêpes très fines se sachant pas frémir sans faire des bulles : la crêpe fait de la haute voltige, laissant éclater ses bulles, puis retombe dans la poêle, bien plate, bien dorée, bien sage... Voila comment papa retourne nos états d' âme... comme des crêpes !

En sortant du restaurant, Tayguète et Eridan se dirigèrent vers la jetée du port principal. Le ciel, totalement dégagé, inondé de soleil, parcouru par des nuées de crieuses, d'un bleu absolu, avait succédé à la grisaille du matin.

Tout en s' avançant sur la jetée, vers les abris anti-atomiques, Tayguète expliqua à Eridan qu' en réalité, les abris ne dataient pas d' un million d' années avant ER-1, parce que lorsque le nouveau visage de la Terre cessa de trembler, de se fendre et de s'ouvrir, l' extrémité occidentale du Grand Continent, alors, s' avançait un peu plus loin dans l' océan que la pointe de l' ancienne " Europe ", et qu' en conséquence, s'il y avait là, en cet endroit, des abris anti-nucléaires, ils ne pouvaient dater que du temps des premières guerres sur le Grand Continent.

Lorsque la nuit tomba, Eridan accompagna Tayguète à la gare centrale.

-- Je reste encore deux ou trois jours à Enolabay, et c'est promis, je débarque chez toi. Mais, crois-tu, Tayguète, que, si je repasse à Atarakbay, je ne serai point tenté de retarder mon départ pour Ontario ?

-- Cela dépend du temps dont tu disposes... S'il fait beau, je te ferai essayer tous les vélos que Sirius a bricolés. S'il pleut, je te ferai une revue de mode...

--Alors, ça serait chic qu'il pleuve... Mais tu peux me faire la revue de mode même avec un grand ciel bleu, ça ne m'empêchera non plus de faire le fou sur les vélos de Sirius. Quel programme ! Et toi, dès le mois prochain, ta mission sur la Planète Morte, cela consiste en quoi, exactement ?

-- A essayer, comme toi, de retrouver des visages perdus...

***

Abel et Vilica

Après la fête du Tricentenaire de la révolution Culturelle, Abel et Vilica s’installèrent à Enolabay. Une vie de travail et de préoccupations quotidiennes, réactivait peu à peu, dans les rues encore tendues de banderoles et de décorations, un courant aussi puissant, aussi immuable que celui d'une grande voie fluviale.

Abel reprit ses cours à l' école de climatologie, s'installa dans un appartement de deux pièces avec Vilica, à proximité de la porte de Bérénice et de la cantine populaire.

La tache jaune gênait Abel, envahissait tout le blanc de son oeil, et, par moments, des picotements lui donnaient envie de frotter sa paupière qui rougissait et enflait. Il se rendit au centre de dépistage des maladies infectieuses. Un médecin l' examina, lui fit subir un traitement de prévention, envoya un prélèvement de liquide oculaire au laboratoire, et le résultat de l' analyse lui parvint. Il avait tenu à se faire adresser le document du laboratoire, à la boîte du courrier de son école.

En termes très clairs, et ne laissant aucun doute sur la nature du virus, le compte rendu faisait état d'une affection de type Botula C, dont la forme la plus grave pouvait être, à plus ou moins brève échéance, une fièvre cérébrale, à l’issue fatale . Toutefois, au stade actuel d' évolution de l' affection virale, l'incertitude demeurait, et l' on pouvait penser qu' au bout de quelques semaines, le virus cesserait de se développer. Mais dans ce cas, le porteur du virus s'il ne transmettait pas la maladie, serait sa vie durant, un sujet fragile.

Après s' être documenté, Abel découvrit que cette affection, non transmissible, était en fait très peu connue des milieux médicaux, qu' elle s' apparentait au virus de la pièvre, et qu'elle était commune à bon nombre d' espèces, les poissons, les oiseaux, les mammifères, l' être humain... N' ayant aucun caractère épidémique, en raison de son incapacité relative à essaimer, de son absence de volatilité, elle n' en demeurait pas moins redoutable puisque d' après les statistiques ayant pu être établies, il n' y avait qu'une chance sur mille de survivre.

L' espérance de survie, résidait dans la durée de l'incubation, avant que la maladie ne se déclare : de quelques semaines à plusieurs années, voire la vie entière...

Abel s' empressa d' insérer le document du laboratoire entre des feuillets épars tassés dans l'un des tiroirs de son bureau. Il allait se marier bientôt, s' activait même très fort dans les préparatifs de la grande fête familiale, était passionné par ses études, travaillait sur des projets et des programmes de recherche qui allaient le mener dans toutes les régions climatiques du monde .Mais qu' allait-il dire à Vilica ?

Ce n' est jamais facile d' expliquer à un être aimé et dont on est aimé, que l'on va peut-être bientôt mourir... Dés lors, Abel se sentit très seul, et l' extrême délicatesse, l' exquise féminité de Vilica, sa femme très bientôt, entrèrent dans sa solitude. Mais dans son esprit, dans sa manière d' exister et de communiquer, il refusa sa condamnation.

A plusieurs reprises, il vérifia, au milieu des liasses de papiers, la présence du document froissé. Une fois même, il aperçut un tout petit coin de feuillet dépassant, avec l'encre vive de ses mots en fin de page... Il souhaita détruire le document, le retirer, le passer à la flamme

d'un briquet, souffler sur les cendres. Mais il se dit aussi que l'on ne pouvait calciner son destin, et que, finalement, le seul moyen de lui faire face et, peut-être de le dépasser, c' était de le laisser survivre, inaccessible aux regards, comme un carnet de mauvaises notes, et de continuer à boire le joli sourire de Vilica…

Dans le douzième mois de cette année 636, alors qu'un vent très doux, venu du Sud, battait les latitudes médianes jusqu' au delà d' Enolabay, ressuscitait le souvenir, en plein solstice d' hiver, d'un été exceptionnel ; Abel, un soir, en face de Vilica, fut pris d'un tremblement. Il eut des convulsions très violentes, ses yeux s' éteignirent dans le regard de sa femme, et juste avant la fin de ce qui lui restait de conscience, il entrevit, à la naissance du cou si blanc et si ferme de Vilica, la petite tache de son... Ses yeux n' étaient pas encore tout à fait éteints, et dans un sommeil douloureux qui commençait à écarteler ses souvenirs, une image hideuse se forma, un cauchemar se leva : l 'épouvantable silhouette d'un homme ivre aux lèvres putrides, s' approcha du cou de Vilica. L'homme n' avait ni bras ni jambes, pas même de sexe, il n' avait que ces lèvre putrides, organiques, s'entrouvrant, palpitantes, goulues et suceuses de toutes les saveurs de la féminité. Oh, comble de l' horreur : les lèvres moites et putrides allaient se poser sur la petite tache de son !

Abel sombra dans l'inconscience, et c'est à peine si Vilica put le retenir avant qu'il ne s' affaisse sur le plancher de la cuisine. Lorsqu'il revint à la vie, il se tordit comme un bloc de souffrance vive, hurla et Vilica alerta immédiatement la Brigade Sanitaire.

Abel ne mourut point. Il séjourna cinq ans dans les locaux d'un bâtiment de haute sécurité, à la Cité Médicale de Kafricoba. Sa femme l' attendit...

***

Eridan et Tayguète

Dans les derniers jours de ce 9 ème mois 636, Eridan trouva une place à bord de l'un des aéroglisseurs effectuant la traversée de l' océan en direction d' Ontario, la plus grande ville du Petit Continent.

Pour ce passage, il eut de la chance, deux voyageurs, au dernier moment, n' étaient pas au rendez-vous. La traversée suivante n' étant prévue qu' au 5-10, Eridan, ne souhaitant guère s' éterniser à Enolabay, s'empressa de saisir l' occasion qui se présentait ainsi, par la défection des deux personnes.

Après le départ de Tayguète pour la Base Spatiale, par le Métro-Jet, et de la Base, vers la Planète Morte; Ianou, Bryan, Alcyon et Sirius avaient essayé de convaincre Eridan afin qu'il demeure auprès d'eux encore quelques jours. Mais Eridan leur avait déclaré :

-- Je sens l' appel du grand large, il faut que je continue à bourlinguer mais, vous ayant retrouvés, je reviendrai, c'est certain... Avec vous, dans votre gentillesse, j' ai passé quelques uns des plus beaux jours de ma vie, je me suis senti tel un enfant promené du matin au soir d'un bout à l' autre d'une fête foraine très intime par des cousins inattendus et généreux, venus d'un pays de légende. La légende née d'un souvenir s’ est peuplée de vos visages, et maintenant ces visages vont habiter ma mémoire pour toujours. En quelque sorte, vous entrez dans mon " cosmos ". Votre fille n' a eu aucun mal à me convaincre de venir dans votre maison.

Eridan s' imprégna encore, deux jours durant, après le départ de Tayguète, de l' atmosphère de la grande maison de la rue de l' Est...

Il ne réalisa pas la totalité de son projet initial, qui était en quittant les Terres Australes, au moment de l' équinoxe du 3ème mois, en 637, de traverser de nouveau le continent, par le Sud jusqu' au Finisterre.

Depuis Ontario, il suivit la côte orientale du pays des Atalantes, le long de la Cordillère du Serpent de Feu, contourna le Bassin Dépressionnaire, qui, sur le Petit Continent, était beaucoup plus vaste, tout aussi inhabité et infesté de créatures inquiétantes. La configuration de ce bassin était assez différente de celle du Grand Continent, parce qu' ici, les régions les plus basses étaient le domaine de marécages, de boues putrides, de croûtes craquelées, et surtout de vastes étendues de sable et de sel. La végétation y était clairsemée, peu abondante.

A mesure qu'il s' acheminait vers le Sud, les pistes devenaient parfois impraticables, les agglomérations rares, les relais, à l' abandon, ou d'un confort plus que sommaire. Aussi, durant plusieurs décades, le onzième et le douzième mois, dut -il affronter toutes les terreurs d'une solitude exécrable, les dangers de la route, la chaleur humide, tropicale, les insectes, les serpents venimeux, les oiseaux de proie et autres volatiles étranges.

Enfin, dans les derniers jours de l' année, il atteignit la presqu' île des Zébrides, l' extrémité méridionale du continent, sur le cinquième degré de latitude australe. Au bout de la presqu' île recouverte d'une forêt dense, s' étendait l' océan austral, infini.

A Hydra, au terme de sa traversée, une petite ville de pêcheurs qui ressemblait plutôt à un camp d' hébergement, avec ses constructions légères en planches et matériaux de récupération, il aperçut bien un port, mais pas de jetées, ou du moins, quelques ponts étroits s'avançant dans la rade, quelques chalutiers et embarcations de faible tonnage. Il y avait là une base aérienne. Depuis Hydra, s' envolaient régulièrement les cylindres au fuselage étincelant à destination des Terres Australes. Eridan trouva un gîte dans une famille de pêcheurs, se reposa quelques jours, flânant entre le port, les rares boutiques de la ville et les bâtiments de la base aérienne. Puis il se renseigna, pour un éventuel passage à destination de Tucana, la métropole des Terres Australes.

Un pilote accepta de le prendre dans son petit appareil chargé d'instruments destinés à des mesures météorologiques :

-- Allons-y, mon gaillard, y a pas de temps à perdre, l' été Austral est très court, et ce n'est pas la fumée des volcans qui réchauffe beaucoup l' atmosphère ! Mais, à part la grande presqu 'île du Pélican, entre le 40 ème et le 60 ème, sur quatre cent kilomètres de large en moyenne sauf à l' extrémité Nord, et son épine dorsale de volcans à demi endormis, je ne te conseille pas de t' avancer vers le centre du continent. De toute manière, la cuvette du Pôle Sud est quasiment inaccessible, car l 'ultime ceinture de volcans est une barrière de roches et de laves solidifiées n' offrant que de très rares et périlleux passages. Et l' air y est irrespirable.

Le vol prit huit heures environ, au-dessus d'un océan gris et lisse. Dans le milieu de la nuit, enfin, apparurent les lumières de Tucana.

Sur le 40 ème austral, quelques jours après le solstice, Eridan entra dans un été assez frais, sous un ciel blanc strié d' écharpes bleues, et le vent du Sud, ici, rafraîchissait l' atmosphère. Le soleil, à l' heure méridienne, orienté vers le Nord, indiquait dans ce pays la direction de l' Equateur. Les femmes de cet étrange pays, par leurs chevelures flamboyantes, leurs taches de rousseur, ravivaient dans la mémoire d' Eridan le souvenir de Vi, mais en réalité, elles ne ressemblaient pas à Vi, parce que leur peau était recouverte d'un fin duvet grisonnant, sur leurs jambes, leurs bras, et par places, sur leurs joues. Elles avaient cependant de jolis visages triangulaires, de petits nez, des oreilles aplaties. Dans l'ensemble, les gens étaient petits de taille, dépassant rarement un mètre cinquante, et ce qui surprenait le plus, c' était l' absence de langage articulé. Ces gens ne communiquaient entre eux que par des sons si diversifiés que l'on n' en aurait jamais pu appréhender toutes les nuances.

Tucana était une ville d'importation, sans couleur locale, sans originalité, une ville d' émigrants, d' aventuriers, d' explorateurs, avec des bâtiments, des constructions à vocation utilitaire, de petites maisons en pierres rondes, recouvertes d' ardoises fines, aux ouvertures étroites.

Durant ces deux meilleurs mois de l' été Austral, le long de la cordillère volcanique de la presqu'île du Pélican, Eridan s' avança vers les latitudes plus élevées, et pour finir, ne dépassa pas le 60 ème degré. Pour l' essentiel, les paysages étaient sensiblement les mêmes que ceux de Circadie ; des steppes, des plateaux d' altitude moyenne, des collines dénudées, des terrasses de roches et de cailloux, quelques forêts, avec, toutefois, des champs de lave, des fleuves de pierres rondes et lisses, des fractures, assez profondes, dans le sol, et, tout au long de la traversée Nord-Sud, jusqu' aux premières chaînes concentriques des volcans centraux, les crêtes arrondies de l' épine dorsale.

Le dernier jour du 2 ème mois, alors que les nuits australes obscurcissaient le ciel, matin et soir, durant quelques minutes supplémentaires ; avant l' arrivée des grandes pluies d' équinoxe sur la presqu'île du Pélican, Eridan s'embarqua sur une navette aérienne, à Tucana, en direction de Cabo-Verdi et du Grand Continent. Il renonça à son projet initial, qui était de traverser de nouveau le continent, soit en remontant, par le Nord, jusqu'au Finisterre ; soit de retourner en Enizolie par les cols et les hauts plateaux Kalaharidjiens, la route de la Taïgarika, la bordure du Désert Absolu et les plateaux Circadiens. Pour les routes du Nord et de l’ Est, depuis le Kalaharidji, il n' y avait jusqu' à Aricola, qu'un seul itinéraire possible : celui du cours de la Taïgarika, entre le golfe de Berbérie, et la partie méridionale du Grand Atlas Médian. Toute la zone occidentale comprise entre le désert de Berbérie, d'une part, et la côte ouest ; entre le Kalaharidji et les plateaux Ibériens, d'autre part, était une zone inhabitée, insalubre, seulement traversée par le Métro-jet.
En définitive, Eridan ne suivit aucun de ces parcours initialement prévus. Il mit un mois et demi pour traverser les savanes et les forêts tropicales, le long de la côte occidentale, de Cabo-Verdi à Kafricoba.
A Kafricoba, il prit le Métro-Jet, qui, en six heures, le propulsa des hauts plateaux de la latitude Zéro jusqu ' à la grande métropole planétaire du commerce et de l'industrie, Enolabay.
Depuis son départ d' Enolabay pour Ontario et la traversée du pays des Atalantes, Eridan envoyait des messages dont les principaux destinataires étaient ses parents, son ami Ibory, et, bien entendu, la famille Antarès, qui, elle, bénéficiait d'un compte rendu particulièrement détaillé, soit la copie exacte des pages de carnets de route d' Eridan. A Kafricoba, avant de prendre le Métro-Jet, il leur avait exprimé de vive voix par le visiophone son immense joie de les revoir bientôt, et qu'il s' arrangerait pour que son arrivée, à quelques jours près, précède le retour de Tayguète.
Vingt minutes après le départ, le Métro-Jet atteignit sa vitesse de croisière, dans un paysage de commencement du monde. Un souvenir de son séjour à Atarakbay lui revint en mémoire : la veille du départ de Tayguète, ils s' étaient rendus tous ensemble sur une petite plage, à quelques kilomètres d' Atarakbay. A un certain moment, Eridan éprouva le besoin de s'éloigner de quelques pas du groupe qu'ils formaient, mais il le fit très discrètement, comme s'il s'attachait à rechercher un coquillage, une étoile de mer, à se porter à la rencontre d' un oiseau plongeant son bec dans le sable mouillé. Au bout d'une vingtaine de pas, il se retourna. Les visages de Tayguète, Alcyon, Sirius, Bryan et Ianou, lui apparurent alors, chacun d'entre eux, dans toute leur authenticité. Ils éclataient de rire, et leurs regards s' échangeaient des confidences, Sirius essayait sans succès de déséquilibrer Tayguète, aérienne dans sa robe rouge gonflée par le vent du large. Les éclats de rire, les visages et les regards de cette famille, sur une plage balayée de déferlements blancs, entre deux ponts rocheux, sous la lumière dorée de l' après-midi finissant, émurent Eridan à un point tel qu'il en demeura comme une larme figée sous une paupière toute tremblante. De tout son être, Eridan participait en cet instant à l' expression spontanée, si simple, si joyeuse et si parfaitement accordée d'une famille qu'il aima dès lors à la folie... Il s' éloigna encore, afin de se vider de son émotion, mais cette fois, Tayguète, Alcyon et Sirius se mirent à courir dans sa direction, le rejoignirent, des mains s' accrochèrent à ses bras, descendirent jusqu' à ses doigts,

montèrent jusqu' à ses cheveux... Dans une bulle qui enflait à l'infini, et qui n' éclatait pas, Eridan explosa d'un rire d' enfant qui vitrifia toutes ses incertitudes. Il sut, dès ce jour là, que son aventure, au printemps de l' année 637 prendrait fin à Atarakbay, pour autant tout de même que Tayguète revienne effectivement de son expédition sur la Planète Morte. Dans toutes les situations relationnelles vécues jusque là, depuis son enfance, et tout particulièrement lors de sa traversée, pendant l' été 636, d' Uranoza à Enolabay, Eridan s' était toujours senti étroitement relié aux êtres avec lesquels il avait partagé un moment d' existence. Cependant, les jours qu'il avait vécus dans la famille de Tayguète à Atarakbay prenaient une consistance qui le transcendait et lui dessinait un avenir. Jamais, à ce point là, il ne s'était senti aussi intensément relié à des êtres si sincèrement préoccupés de ses aspirations, si délicats et si respectueux de ses pudeurs, de ses attentes, et en même temps, si enclins à cette effraction un peu moqueuse, mais si affectueuse, de son intimité profonde. Oui, Bryan, ainsi que Sirius, n' avaient pas arrêté de le " mettre en boîte ", parfois relayés par Tayguète elle-même, d'ailleurs...
C'est pourquoi, à Kafricoba, le 15-4-637-ER-4, après avoir passé un mois et demi dans les savanes tropicales, depuis Cabo-Verdi, il se précipita tout de suite à la Gare Centrale, et monta dans le premier Métro-Jet en partance pour Enolabay. Ivre de la joie immense de revoir cette famille, de leur raconter de vive voix tout ce qu'il avait consigné dans ses carnets ; un désir fou de se jeter de tout son être dans leur gentillesse si émouvante lui occupa l' esprit, et il se demanda bien comment il allait passer les six heures de traversée continentale, dont les trois premières dans un paysage de commencement du monde...
Avant le départ, Eridan expédia un message à son ami Ibory pour lui annoncer qu'au terme de son expédition, il ne reviendrait pas, dans l'immédiat, à Enizola, du moins pour y vivre et reprendre son travail aux Messageries Planétaires.
Il adressa un autre message à ses parents pour leur dire qu' avant la fin de l' année, il viendrait à Enizola afin de leur présenter Tayguète, et, par la même occasion, il les incitait à envisager un petit séjour dans cette très belle contrée du Finisterre, après sa visite prochaine. Il leur expliquait que la famille de Tayguète serait très heureuse de les recevoir.

Dès son arrivée à Enolabay, Eridan se hâta de monter dans le premier turbotrain à destination de Tankara, et s' arrêtant à Atarakbay.
Le quatrième jour du 5 ème mois, en ce printemps particulièrement doux et ensoleillé de l' année 637, Tayguète revint de son expédition sur la Planète Morte.
Avant son départ, Eridan , dans une discothèque d' Enizola, s' était très franchement ouvert, entouré de ces visages rieurs, pénétré de ces regards complices et amusés qui l' avaient forcé à la confidence. Il leur avait bien dit que, s'il s' attachait un jour à une femme pour ne plus la quitter, c'est qu'il serait alors capable de rester gonflé 24 heures sur 24, et que l' éclaboussure n'en finirait plus de se projeter sur le visage et dans les yeux de cette femme.
Lors de son séjour à Atarakbay, au moment des fêtes du Tricentenaire de la Révolution Culturelle, le franchissement de l' équinoxe n' avait pas apporté la pluie en Neurélabie, et le visage de cet été agonisant resplendissait encore, sans la moindre ride, comme celui de ces femmes très belles qui ne vieillissent jamais. Eridan s' était surpassé en acrobaties sur les vélos bricolés de Sirius, avec Alcyon et Tayguète, il avait escaladé les rochers pointus du cap, avec Ianou, la maman si attentive, si profonde et si affectueuse, si expressive par

moments, qui aimait tant les longues discussions passionnées, il avait passé des nuits à discourir, à philosopher, à " refaire le monde ", buvant le regard de cette femme, suspendu à ce visage souriant.
La pluie ne venant point, Eridan pensait que la revue de mode, à l'initiative de Tayguète, dans sa chambre, ne ferait plus partie du programme. Mais la jeune fille dut intercepter l' attente secrète de son ami. Ce dernier, depuis deux jours, semblait s'intéresser au baromètre fixé dans le couloir de la maison, tapotait sur l' hygromètre, jetait fréquemment un coup d' oeil à la girouette... Mais la pression atmosphérique se maintenait entre 1030 et 1040 millibars.
La veille de l' excursion en famille sur la côte, aux alentours d' Atarakbay, au tout début de l' après midi, alors que Tayguète et Eridan se trouvaient seuls dans la maison, Tayguète avait pris Eridan par la main en lui disant " viens, je vais te faire une surprise très agréable, tu ne vas pas savoir où te mettre, j'en suis morte de rire d' avance..."
Elle l' entraîna dans sa chambre, le fit asseoir sur le lit, et ouvrit une penderie.
Au début, Eridan se demandait bien où Tayguète voulait en venir. Il eut un peu peur. L' atmosphère de la pièce était vraiment très intime, et cela le bouleversait à l' extrême. Il ne savait plus où se mettre. Par moments, il trouvait que cette fille était imprévisible.
Le défilé de mode dura l' après-midi entière. Tout y passa : les sous-vêtements, les bas, les chaussures, les robes, les ensembles, les jupes, les imperméables, les chemisiers, les écharpes, et même les manteaux d' hiver. Un enchantement absolu. Et, à chaque fois, lorsqu' elle se changeait, choisissait un nouveau vêtement, l' extrayant délicatement de la penderie, l' ôtant de son cintre, avant de le passer, Tayguète expliquait à Eridan ce qui avait motivé son choix, devant la vitrine du magasin.
C'est au cours de cet après-midi magique, dans le claquement délicat des talons, l' effleurement et le froissement des tissus, la simplicité, l' élégance des poses, l' expression d'une aussi exquise féminité, et l' atmosphère aussi intime de cette chambre, qu ' Eridan prit sa décision... Dès ce jour, il sut qu'il reviendrait, et déjà, à partir de demain, hier serait désormais coupé en deux : hier sans elle, hier avec elle.
Mais il ne le lui dit point. D'ici deux jours au plus tard, elle partait, et lui aussi.

Lorsqu'ils se revirent, ce 4-5-637-ER-4, Eridan, depuis deux décades, choyé par la famille, prolongeait son séjour. Ils décidèrent ensemble de ne plus se quitter.

Ils s' établirent dès le début de l' été 637, à Fornax, un quartier résidentiel d' Enolabay situé sur la colline la plus élevée, dans une petite maison qu'ils louèrent. Depuis la terrasse, au bout du jardin d' agrément, ils dominaient toute la ville qui s'étendait en arc de cercle le long de l'immense baie, blanche, étincelante dans la lumière du matin.
Vers la fin de l' été, Eridan reprit son activité professionnelle, au Centre des Messageries Planétaires d' Enolabay. Il n'envisageait plus de se maintenir en congé de disponibilité. Sur sa demande, il fut intégré dans le service de recherche des messages.
Tayguète, après son expédition sur la Planète Morte, ayant obtenu ses derniers certificats à l' Université, fit son entrée à la Mission d' exploration du Centre de Recherches Archéologiques. Appelée à de nombreux et lointains déplacements sur des sites répartis dans le monde entier, Eridan dut se résoudre à vivre seul durant de longues journées, deux ou trois décades d' affilée, parfois même une saison entière. En réalité , il ne connut pas vraiment la

solitude durant cette période de son existence. Au « C.R.M. », le service dans le lequel il travaillait, des liens relationnels, très forts, avec ses compagnons et équipiers lui faisaient passer d' agréables journées, mais aussi des soirées mémorables. Ils se trouvaient tous de sortie ou s'invitaient les uns les autres. De plus, Atarakbay n' étant qu à vingt minutes à peine d' Enolabay, par le turbotrain de Tankara, Eridan, deux ou trois fois par décade, passait son jour de congé dans la famille de Tayguète. Il avait pris l' habitude, comme Tayguète, d'aller se promener seul sur les rochers du cap, contemplant longuement l' océan, le rivage... Dans la grande maison familiale, il lui arrivait d' entrer dans la chambre de Tayguète, dans laquelle il dormait, et, dans un moment d' émerveillement, de rêverie quelque peu équivoque parce qu'il pensait très fort à sa femme, l'imaginant, si séduisante dans ses tenues vestimentaires, il entrouvrait, le coeur battant, saisi d' un étrange bien-être, la penderie, effleurait les tissus, les écharpes, les robes et les imperméables. L' absence de Tayguète réactivait le désir fou qu'il avait d'elle, la " bulle " enflait démesurément, éclatait... Eridan retrouvait à ce moment -là, cet " enfant de salaud qui lui rongeait les tripes ", c'est à dire cette solitude viscérale, existentielle, désespérante qui le poursuivait en dépit de son bonheur, de l' affection dont il était entouré par la famille de Tayguète.
Dans ses promenades solitaires au cap rocheux, et lorsqu’il en éprouvait la nécessité, Eridan écrivait dans ses carnets, qui n'étaient plus des carnets de route, mais des pages de son ciel intérieur, de ses attentes secrètes, de tout ce qu'il ne communiquait à personne... Insensiblement, un " décalage ", de plus en plus difficile à gérer, s'installait, insidieux, à la limite de la perversité, et peut- être de l' hypocrisie, entre son écriture évoluant comme sur un oscillographe, messagère de ses pensées d'une part ; et la réalité brute, au quotidien, de l' image qu'il donnait de lui-même, de ce qu'il disait, accomplissait, au gré de ses incertitudes, de ses emportements, de ses réflexions et de ses hésitations, d'autre part. Par moments, il ne se reconnaissait plus, perdait ses repères, éprouvait l'inconsistance de ses émerveillements et de ses aspirations. Il se demandait bien si tout ce qu'il sentait en lui et voulait traduire, avait un sens... Pour lui ou pour les autres.

Durant l' été de l' année suivante, en 638, Tayguète et Eridan se rendirent chez Bull et Vi, à Spinzko ; puis ils séjournèrent, à la fin de leurs vacances, quelques jours dans la famille de Vi, en Circadie Occidentale. Cette région du nord de l' Atlas Médian les enchanta, ils y firent des excursions et visitèrent des sites anciens du début d' ER-3.
Dans les premiers mois de l' année 639, Eridan manifesta le désir de retourner en Enizolie. Il vécut une " seconde rupture", faillit même, comme son ami Ibory, tout laisser derrière lui, partir à l' aventure... Mais il ne laissa pas de petit mot d' adieu à cinq heures du matin, comme son ami, et ne partit point . Il s'ouvrit à sa femme, se jetant dans ses bras, et lui demanda si elle acceptait de le suivre. Alors, le quatrième mois de cette année-là, ils quittèrent Enolabay, s'installèrent à Enizola. Tayguète avait déclaré : " dans mon métier, je peux habiter n'importe où, si tu veux revenir à Enizola, Eridan, il n' y a aucun problème, de toute façon, avec le Métro-jet, nous ne sommes qu' à huit heures du Finisterre."

Le retour en Enizolie accentua, pour Eridan, la situation de rupture en laquelle il se débattait, en dépit de l' affection de sa femme, de la présence de ses parents, de la convivialité de tous ses amis retrouvés.

Il s' enfonça peu à peu, de décade en décade, saison après saison, dans un silence et une incommunicabilité qui impressionnaient son entourage.

Cette situation évolua, avec tout de même quelques rémissions passagères, jusqu'au printemps de l' année 644.

***

La fille au pied bot

Appréhendée sur la voie publique ce 14-2-637-ER-4 par les agents en uniformes blancs de la Brigade Sanitaire, Alvira, la jeune femme au pied bot, dans une rue de Bremda, invectivait les passants, brandissait une barre de fer, exhibait ses fesses et son bas ventre et vociférait des torrents d'obscénités. Elle fut immédiatement conduite au Bloc de Sécurité Civile de ce quartier populaire et ouvrier en lequel elle avait pris la fâcheuse habitude, d' exprimer haut et fort ses fantasmes.

Elle fut enfermée, non sans avoir subi force traitements d'urgence. Dès le lendemain, elle fut traduite devant un tribunal populaire. Jugée et condamnée en premier lieu à trois mois d'isolement absolu en cellule de sûreté pour délit de mauvaise santé de l' esprit, bris de solitude et exhibition sur la voie publique, violences et déteriorations volontaires ; son avocat fit appel, et, en définitive, le jugement fut révisé. Alvira relevait désormais des services de Psychiatrie de la Brigade Sanitaire.

Quelques jours après son interpellation, elle fut transférée au Centre Médico-social de Bremda, subit des tests, des interrogatoires, des séquences filmées ou musicales, dut absorber de nombreux médicaments.

Toutes les réactions de son organisme, chacun de ses mouvements, le moindre détail de son comportement, l'expression de son regard, les paroles incohérentes qu'elle prononçait, tout cela fut enregistré, analysé, répertorié sur des fichiers informatiques, en une somme considérable de données pouvant être extraites et interprétées à l' aide de courbes évolutives, de tableaux comparatifs et de graphiques.

Durant les tous premiers mois du traitement, Alvira fut isolée dans une pièce exiguë, située tout au fond du grand couloir central, au second étage d'un très long bâtiment gris. Ce bâtiment aux flancs cylindriques et aux ouvertures triangulaires était entouré, de part et d' autre, d'un parc clôturé en lequel se dressaient de ridicules arbrisseaux dont les branches s'enchevêtraient comme des arêtes de poisson, épineuses et coupantes.

Les gens, des pensionnaires, des malades en convalescence, qui déambulaient dans ce parc, avaient pour la plupart, perdu l'esprit ou la mémoire avant d' émerger au bout de quelques années dans une connaissance partiellement retrouvée.

L' existence au quotidien en ce lieu placé sous haute surveillance se résumait en d'interminables soins médicaux, répétitifs, inefficaces, tant la déchéance physique et psychique de certaines personnes semblait avancée. Les regards creux et figés de compassion artificielle des personnes chargées de l' entretien des malades, le silence désespérément souriant des infirmières et des médecins, les mots stériles et impuissants des assistants, des spécialistes de différentes pathologies, semblaient tous converger en un rictus démesuré, pétri de lassitude, qui accentuait toutes les images de cette immense fresque médicale.

Cette exécrable routine quotidienne coulait comme les eaux usées d'un ruisseau, au rythme des repas tièdes, présentés sous cloche, composés d'aliments mous, insipides, de ragoûts, de purées, de viandes effilochées et autres denrées coulantes, servis sur un plateau métallique,

soigneusement dosés et conditionnés. Les patients se promenaient, selon un parcours déterminé, d'une monotonie désespérante, autour des arbres rachitiques en arêtes de poisson, le long du grand bâtiment gris aux fenêtres triangulaires, et le rituel d'une communication de nécessité, inévitablement ponctué de saluts et de phrases laconiques, diluait des visages déformés dont les lignes et les couleurs s'étiraient comme des auréoles d' eau de vaisselle.
L' horizon semblait tout proche, et son cercle s' apparentait aux bords d'une immense cuvette renversée sous laquelle couvait une atmosphère aux senteurs médicamenteuses. Les bords blancs et lisses de la cuvette, sans ouverture sur le monde extérieur, semblaient interdire, ou retarder indéfiniment toute sortie.
Vivre en ces lieux n' avait plus aucun sens puisque l' on y était isolé de tout le reste du monde.

Un après-midi, cependant, Alvira fut prévenue qu'un visiteur s'était présenté au secrétariat et avait demandé le numéro de sa chambre.
Qui pouvait bien se soucier d'elle, de son existence, savoir qu'elle était là ? Qui donc manifestait ainsi le désir de la voir, de lui parler ?

Revenu à Bremda, Irkou occupait l' appartement de l'un de ses copains, situé, précisément, dans ce quartier populaire en lequel Alvira s' exhibait à tous les coins de rue. Il avait assisté à l'interpellation d' Alvira. Tout de suite, il avait reconnu cette fille rencontrée l' été dernier à l' Auberge de Jeunesse. La scène brutale l' avait vivement impressionné : les agents maintenaient la fille, clouée au sol par des bras puissants, et elle continuait de se débattre, hurlant, griffant, mordant, telle une chienne sauvage. Un instant, il avait intercepté son regard noir, vitreux, mais désespéré, comme celui d'un animal se défendant farouchement, pris au piège et terrassé. Il n'avait pas pu oublier ce regard-là.
Au début de l' été, devait se tenir à Bremda, la grande foire internationale, précédée de l' exposition universelle, et c'est la raison pour laquelle Irkou avait décidé depuis l' été dernier de revenir à Bremda.
Irkou, après l'interpellation d' Alvira, avait essayé de se renseigner sur elle, auprès des Autorités Civiles. C'est seulement trois mois plus tard qu'il put envisager de la retrouver. Il avait envie de parler à cette fille.
En ce début d' après-midi, Irkou venait d’ arriver au Centre Médico-social.
Le long bâtiment gris, tel un antique vaisseau spatial hors d'usage couché sur le ventre, s'imposait de toute sa masse, derrière les tours de verre et de métal, sur le plateau qui surplombait un faubourg industriel de la ville.
Afin de se déplacer plus facilement, Irkou avait acheté une vieille turbolette d’occasion, ce qui lui permettait d'aller et venir à son gré par toute la ville, notamment pour se faire embaucher à la journée sur des chantiers de construction. En arrivant au Centre Médico-social, il avait garé sa turbolette sur un terre-plein, à proximité de la guérite en béton et de la barrière d' accès au centre.
Tout à l' heure, en montant la côte très raide et toute droite menant au plateau, le petit moteur de sa machine s' était essoufflé, puis s' était tu. Il avait alors, se tenant debout, appuyé de toutes ses forces sur les pédales, mais la chaîne de transmission s' était rompue, et, piteusement, il avait poussé la machine jusqu'en haut de la côte.

Cette déroute avait fait surgir en lui, dans le décor inhospitalier de cette banlieue impersonnelle et sans atmosphère, la conscience douloureuse d'une solitude et d'un malaise ne cessant de le harceler, lorsqu'au plus profond de son intimité, grondaient les roulements sourds et menaçants d'une adversité sans visage et sans nom. Un essaim de petites aiguilles s'était soudain abattu autour de ses yeux fatigués.
Comment allait-il retrouver Alvira et lui faire passer le message ?… Son message.

Lorsqu'il fut passé devant le " cerbère " chevelu et mal rasé de la guérite en béton, il se dirigea vers le grand hall d' accueil. Les panneaux vitrés de la porte s' écartèrent, et Irkou se retrouva au secrétariat en face d'une hôtesse en tailleur bleu nuit très strict, maquillée à l' excès, qui le gratifia d'un sourire sans magie.
-- S'il vous plaît, Mademoiselle, dites-moi... Alvira, la fille au pied bot, elle se trouve dans quelle chambre, à quel étage ?
-- Vous êtes de sa famille, son mari, son frère ? Ou bien son compagnon, un ami ?
-- Non, Mademoiselle, je ne suis rien de tout cela, absolument rien...
-- Alors ?
-- Et si Alvira représentait pour moi, beaucoup plus que ce que vous venez de dire ?
L' hôtesse se cabra dans l' attitude d'une standardiste pétrifiée de convenances et de conformité programmée recevant un message incongru émis par une radio pirate.

L' été dernier, Irkou avait rencontré Alvira dans le dortoir de l' auberge de jeunesse, à Bremda.
A cette époque, Alvira était déjà, depuis plusieurs années, une fille des rues, exerçant ça et là quelques travaux de manutention sur divers chantiers, pour survivre tant bien que mal. Vêtue, par tous les temps, d'un blouson et d'un pantalon. Elle dormait habituellement sous les ponts, dans les hangars des entrepôts, sur des bancs publics, et, parfois, il lui arrivait de passer la nuit dans un local de la brigade de sécurité civile.
Ce soir là, au tout début du huitième mois de l' année 636, à l' auberge de jeunesse, dans l'immense dortoir surpeuplé, parmi tous ces jeunes gens venus de tout le continent, Alvira s’était installée sur une paillasse de fortune, à deux lits de distance du groupe formé par Irkou et les camarades de ce dernier. Elle avait déposé tout son attirail de clocharde professionnelle, s'était approchée des jeunes gens, d' Irkou en particulier, lequel, à ce moment-là, jouait une partie de cartes en compagnie de deux autres garçons.
Son harmonica entre les dents, miaulant une mélodie tendre, nostalgique et sauvage, Alvira s'était assise tout juste entre Irkou et Abel, l'un des trois autres garçons. Puis, laissant mourir sa mélodie en quelques notes saugrenues, en un final d'une insolente tristesse, elle avait jeté un oeil distrait sur le revue de science-fiction en bandes dessinées étalée sur le lit, près d' Irkou, posé son harmonica, et, sans préambule, s'était adressée aux trois garçons :
-- Alors, mes petits minets à la jolie frimouse, si l'on se payait une bonne partie de " va et vient ", là-bas, dans les toilettes ? Si l'on s'envoyait en l' air, debout, pantalon au bas des chevilles ?
Les trois garçons interloqués s’étaient regardés, puis avaient reculé, parce que cette fille, en débitant ses fantasmes, exhalait une odeur de pourriture buccale. De surcroît, les odeurs acides, pénétrantes, suffocantes, de son corps, de ses vêtements, et surtout de son bas-ventre étaient encore plus insoutenables que les vapeurs d'un tas de fumier en décomposition.

Elle péta, rota, s' abîma dans un grand éclat de rire et se tapa sur les cuisses.
-- Vous faites les délicats, parce que vous êtes roses et rasés, et que, quelque part, maman, ou une bonne amie vous attend... Mais moi, j' aurai envie de vous pisser dessus, de me jeter sur vous, de m'ouvrir comme un four crasseux et tout brûlant, prêt à engloutir vos jolis visages...
Abel, alors, invectiva durement Alvira :
-- Cela va bien dans ta tête, espèce de macaque ? Tu crois que l' on va s'envoyer en l' air avec toi, comme cela, sans sentiments et sans entrée en matière ? Et dans cette tenue, dans cette crasse, en plus ?
-- Mon cul, les sentiments, petit saligaud, je vais t' en mettre tout plein le crapaud, de mon croupion qui crie famine !
-- " Va plutôt te laver les dents, et le reste, ma cocotte, après, on avisera ", intervint Eridan.
Cette fille avait surtout besoin de s'exprimer, à sa manière, et peut-être de dire ce qu'elle pensait du monde, des gens, de la vie en général... Les trois garçons, bien que fort incommodés, pouvant à peine respirer, ne la repoussèrent pas. Ils l' écoutèrent, même. Mais ce qu'elle était sale, avec son blouson déchiré, maculé de taches de graisse, ses cheveux noirs ébouriffés, gluants, dressés en épis tordus, son pantalon troué, rapiécé ; sa dégaine de clocharde sortie d'un dépôt d'ordures.
Alvira s’était lancée dans une diatribe virulente et incendiaire:
-- Au bout du compte, mes gaillards, la solitude des bourgeois, c' est la même que celle des " peigne-culs ", parce qu 'elle s' accompagne toujours d'une crasse épouvantable qui ne se voit pas forcément, mais qui est omniprésente : c'est la crasse comme la mienne sur le corps et dans les sous-vêtements, ou bien, la crasse comme la leur, dans leur tête, dans toute leur personnalité, au dessous des vêtements chic et de leurs airs à " construire le monde ". Telle que vous me voyez, je ne veux pas être une " fille bien ". Mais je vous remercie de m' avoir écouté. Salut, les gamins, je me tire...
Alvira avait alors repris son harmonica, sauté sur sa paillasse, ne s'était plus arrêtée de jouer jusqu' à ce que le sommeil enfin, lui torde les doigts.
C'est donc ainsi, que, par un soir d' été, l'an passé, Irkou avait fait la connaissance d' Alvira, la fille au pied bot. Il l' avait aperçue, un autre soir, peu avant son interpellation, allongée sur un banc, enveloppée de journaux et de cartons, dans le froid d'une nuit hivernale ; mais ne l' ayant pas formellement reconnue, il ne s' était pas approché d'elle, avait poursuivi son chemin à regret. Elle dormait là, sur ce banc, il passait, et, en apparence rien ne justifiait de sa part une intervention qui l' eût engagé dans une situation dont il ne pouvait prévoir l'issue.
C'était cette fille là que la Brigade Sanitaire avait ramassé dans le même quartier, non loin de la rue où habitait présentement Irkou.

L' hôtesse au sourire sans magie avait tout de même expliqué à Irkou, par où il devait passer pour rejoindre la chambre d' Alvira :
-- Vous prenez l' escalier de droite, vous montez au deuxième étage, mademoiselle Alvira est seule dans la chambre 21. Mais si je puis me permettre, monsieur, je ne pense pas que votre visite changera grand chose, dans l' état où cette fille se trouve. Elle est prostrée, ne se lève presque jamais, c'est une larve...
-- " Evidemment ", interrompit Irkou, " avec tous les médicaments que vous devez lui administrer..."

Irkou entra dans la chambre d' Alvira, poussant la porte entrebâillée, sans frapper...
-- Bonjour, Alvira ! Tu me reconnais ?
-- Ah, pour ça, oui ! Tu es Irkou, le petit intellectuel qui disait que j' étais trop sale. Et qu' est-ce qui t 'amène en ces lieux ?
-- Regarde un peu ce que je t 'ai apporté, Alvira : du vrai Kif de Kafricentrie, du pur et dur, celui-là, c'est du costaud, tu vas pouvoir t'en rouler des joints longs et épais comme des cigares Atalantes ! Et puis, voici une bande dessinée qui va te plaire : à chaque page, en couleurs, il y a du " va et vient " , des images encore plus percutantes que celles qu'on voit au cinéma dans les films pornographiques.
-- C'est très gentil de venir me voir, Irkou. Même si j' avais pensé à toi, je n' aurais jamais espéré te rencontrer de nouveau ! Je suis ici depuis environ quatre mois, peut-être plus... Je n' attends plus personne. L' été dernier, à l' auberge de jeunesse, vous aviez l' air, tous les trois, si propres, si mignons, si roses ! Vous aviez de si jolis visages ! J'en étais malade d' émotion, dans mon horrible crasse et dans mon infecte solitude, je me suis dit : " ils vont me virer avec fracas, s'ils n' appellent pas, en plus, à la rescousse, les agents de la garde civile ! ". Mais non, vous avez été très chics, et, quand je me suis assise à côté de vous, je me suis sentie, un tout petit instant, réconciliée avec le monde.
Tiens, Irkou, je vais te montrer une photo...
Là, vois-tu, c'est qui, d' après toi ?
-- Quoi ? Cette jeune fille si bien habillée, avec un visage aussi sympathique ?
-- Mais oui, Irkou, c'est moi, Alvira. Si vous m' aviez rencontrée telle que je suis sur cette photo, vous en auriez bavé de régal ! Vous n' auriez pas même remarqué mon pied bot.
-- Mais que t' es-t-il arrivé, Alvira ?
-- J'étais autrefois une jeune fille chic, j' avais un ami, et je venais de terminer mes études. Licence de sociologie. Et puis, un jour, tout a basculé : mon ami est parti, mes parents ont disparu dans un accident ; la licence de sociologie ne m' a servi à rien.
J' ai fait une grosse bêtise. Alors que je dérivais, déjà seule, et que le cercle de mes connaissances et de mes relations se réduisait de plus en plus ; un jour, pour un verre de trop, un jour très noir, j' ai tout cassé dans le bar où je traînais mon ennui. Et comme personne ne pouvait m' arrêter, parce que je lançais des chaises, des bouteilles, des couteaux et de la vaisselle à toute volée sur tout le monde, je m'en suis prise à la parfumerie de luxe qui se trouvait juste en face du café. J'ai arraché la barre de fer d'un auvent de la terrasse, j'ai dévasté la parfumerie, détruisant tout en quelques minutes. Il a fallu un camion de pompiers, une lance à incendie, et tout un détachement de la Garde Civile pour me maîtriser.
J' étais seule, tous mes amis de l' Université m' avaient laissé tomber, j' étais écoeurée de tout ce cinéma, de toute cette hypocrisie, de la dictature absolue des apparences, des références, des modes, des repères idéologiques et de toutes ces bienséances. J'ai commencé avec quelques " bras d' honneur", puis, j' ai continué avec mon pied bot, tapant dans les châteaux de sable des enfants, insultant les mamans dans les jardins publics. Puis j' ai montré mon cul et ma gnarde en pleine rue, j'ai empuanti les autobus et les trains de banlieue, j' ai vomi sur les fauteuils de cinéma, j'ai volé, je me suis attaquée à de jeunes garçons, jusqu' au jour où j'ai dévasté la parfumerie de luxe.

Je suis allée en prison, et, au bout d'un an, j'étais dehors, clocharde, vagabonde, sans logis, sans foi ni loi, poursuivie, chassée, traitée à coups de bottes dans le cul par les agents de la sécurité civile. Rares étaient les endroits en lesquels je pouvais passer une nuit tranquille, l'on me délogeait toujours, à coups de bottes ou de ceinturon.
Je ne veux plus jamais être une " fille bien ". Je veux être libre, vivre ma vie sans faire de projets. Parfois, avec un Neurélabien, un Circadien, un Berbère, un copain des rues, un chauffeur routier, et même une fois avec un professeur d' université, nous nous mélangions les odeurs et les secrétions, puis, après avoir fait l' amour comme des sauvages, échangé nos fantasmes, étripé nos états d' âme, l'on se grillait, tranquille, une cigarette, l'on buvait un verre ensemble, l'on se mettait à éructer alors sur la tapisserie déjà bien abîmée de tout ce quotidien insipide, lacérant de mots crus, de propos acides, ces motifs réguliers et géométriques qui, très disparates, très ternes et très pisseux, essayaient encore de ressembler à des projets. Mon plus grand chagrin, maintenant, ce serait, si je devais mourir, de peiner des gens qui m' aimeraient encore... S'ils existaient.
L' Alvira d' aujourd'hui, Irkou, est un épouvantail en guenilles qui pue la charogne, et, assurément, cette Alvira là, personne ne la pleurera. C'est ce que je veux.

Irkou écoutait et ne disait plus rien. Il venait de poser le paquet de " Kif" et la bande dessinée sur le lit.
Alvira s' était trompée... Elle était une " fille bien , à sa façon. Si elle mourait, elle ferait de la peine à Irkou. Parce que Irkou l' aimait...
Alors, Irkou parla à Alvira.
-- Alvira, je ne suis pas plus avancé que toi. Lorsque j' étais un tout petit enfant, encore à l âge du biberon, mes parents, un couple de marginaux vivant d' expédients et de rapines, abrutis d' alcool et de drogues dures, m'ont un jour jeté dans une auge à cochons. Une grosse truie, allaitant ses petits, venait s'y goinfrer. La truie ne m' a pas dévoré. Elle m' a sorti de l' auge, poussé, avec toute sa petite famille, jusqu' à son flanc généreux, et j' ai tété, parce que j' avais faim et que je criais aussi fort que les gorets. Aujourd'hui, cela va très bien pour moi, parce que j' exerce une activité qui me passionne : je suis photographe d'art, à mon compte. Je ne vis pas vraiment de ce métier puisque je suis obligé de chercher à l'occasion d' autres activités plus prosaïques.Je travaille pour des magazines féminins, des associations culturelles, des revues littéraires. Ma spécialité, c' est d' immortaliser tout ce que je peux capter de l'expression, de l' attitude, du regard et du visage des gens. Je suis en quelque sorte un " chasseur de têtes ", et je vis dans un univers de visages, cela me passionne, je photographie ce que les peintres et les poètes les plus talentueux ne peuvent pas représenter ou traduire. Alors, au travers de tout ce que je peux saisir, fixer, cadrer, dans la transparence si volatile, si insaisissable, de la réalité des êtres et des choses, je cherche une traduction possible, j' essaye d' extraire, de l' atmosphère de cette réalité, les nuances les plus intimes, de découvrir cette face cachée, authentique, qui demeure en nous, cette " vérité " originelle, si difficile à appréhender, et pourtant si belle, si émouvante... Mais il m' arrive , je l' avoue, de ne découvrir aucune magie dans certains regards ou expressions. Par exemple, tout à l 'heure, avant de te voir, Alvira, lorsque je me suis adressé au secrétariat. L' hôtesse d' accueil, dans son tailleur bleu nuit très strict, avec sa petite bouche en forme de coeur ridicule comme l'orifice anal barbouillé de jus de cerise confit d'un pigeon apprivoisé !

Tu aurais vu sa tête, perçu son regard ! Elle se tenait, droite comme un " I " de machine à écrire, raide comme un guignol articulé habillé en soldat... Mais je suis un peu sévère, Alvira, ne crois-tu pas ? J'ai eu ce que l'on appelle une " réaction épidermique ", à la vue de ce cul de pigeon barbouillé de rouge. Après tout, cette hôtesse est tout de même un représentant du sexe féminin... Une femme, avec une telle bouche, un tel regard, aussi pétrie de conformité, peut-elle être aussi exécrable qu'elle en a l' air ?
Alvira éclata de rire.
-- Toi, tu es vraiment différent de tous les types que j' ai pu rencontrer au hasard de mes vadrouilles sans lendemains.
-- Tu n'es pas si mal que cela, Alvira. J' aime ton visage. Oui, c'est vrai, il faut le dire, tu ne brilles pas par ton élégance... Mais je t' aime telle que tu es. Un petit brin de toilette, un bon coup de brosse à dents, une robe dans le même style que celle de la photo que tu viens de me montrer, il n' en faut guère plus.
Tiens, Alvira, je te fais une proposition : j' ai besoin d'une assistante pour mes travaux, cela te plairait-il de faire de la photo ? A deux, je crois que l' on irait plus loin encore, et je sens que tu peux traduire, aussi.
-- Oui, pourquoi pas ? Mais il faut que je sorte d'ici.
-- Pour cela, ce n'est pas difficile. Tu fais comme pour la tapisserie, mais avec des mots en forme de fleurs et des motifs aux contours qui rassurent. Au début, ils croiront que tu joues la comédie pour mieux les surprendre... Mais tu fignoles les dessins, en tirant presque la langue, tu t 'appliques, tu leurs décoches quelques regards un peu moins noirs, alors, ils te feront passer de nouveaux tests, en somme, tu entres, sans en avoir l' air, dans leur jeu, sans toutefois leur laisser croire qu'ils ont gagné, parce que, après tout, tu es toi et personne d'autre et il faut qu'ils le sachent. Enfin, ils te relâcheront. Et, en plus, tu leur dis que tu n'es plus seule, que tu as trouvé du travail. Une fois dehors, oublies la tapisserie... Il n' y aura plus jamais de jours gris. Nous irons à Borakal, où j'ai de nombreux amis, où je suis très connu. Borakal est une ville magnifique, c'est le carrefour de toutes les cultures du continent, le berceau des civilisations de jadis, et, en même temps, l'embryon de la vraie Modernité...Il n' existe pas d'autre endroit au monde qui offre autant de majesté au regard, ni une aussi exacte mesure du rapport entre nos aspirations les plus profondes et l'infinie grandeur universelle... En effet, sur le pont de Borakal, colossal ouvrage de pierres taillées, de voûtes et de piliers sculptés, long de trois kilomètres, à plus de six cent pieds au dessus des eaux tumultueuses du Finandubi, tu as là une vue imprenable sur tout le couloir d' effondrement, frontière naturelle entre les deux parties distinctes de la Neurélabie, avec, à l' Ouest, l' Altiplano recouvert de forêts, en Neurélabie océanique, cassé à mille cinq cent mètres de hauteur ; et, à l' Est, l' Altiplano de Neurélabie Continentale, pelé, rocheux, à peine clairsemé de buissons épineux, et qui s' effondre d'un seul coup, en une falaise abrupte de mille quatre cent mètres, comme le rouleau déchiré et pétrifié d'une immense vague gelée.
Borakal est bâtie sur un plateau surplombant la rive continentale. La ville a conservé toute son architecture du dix-huitième millénaire, et c'est l' une des cités les plus anciennes de notre civilisation. Lorsque nous y habiterons, je t' emmènerai dans les vallées transversales des deux Altiplanos. Ces vallées offrent une grande diversité de paysages, puis, nous irons aussi sur la grande corniche qui borde la falaise orientale sur plus de cinquante kilomètres, et,

depuis les niches aménagées, creusées dans un mur de deux mètres d' épaisseur, nous embrasserons du regard ce long couloir naturel prenant naissance vers le Sud dans les hautes vallées des Montagnes Centrales, et s' étendant en s' élargissant au Nord jusqu' au pays des lacs et des marais.
-- Irkou, moi aussi j'ai quelque chose qui peut t' intéresser.
Lorsque j' étais encore étudiante en sociologie, j' ai participé à une expédition dans le Massif Epargné.Au fond d'un petit vallon perdu et presque inaccessible, il existe un passage étroit, une fissure dans la roche granitique, au delà d'un inextricable enchevêtrement de ronces, de lianes et de plantes sauvages aux feuilles coupantes.
Nous avions établi notre campement à quelques centaines de pas en aval de cet entonnoir naturel sans autre issue que la rive caillouteuse du torrent serpentant dans le vallon. A l' abri de tous les vents, au milieu d'une petite clairière, entre des rochers lisses et arrondis, sous un ciel réduit aux dimensions d'un cratère d'eau bleue, nous étions isolés du monde. Là, dans ce vallon perdu, nous avons subi toute la force et toute l'insolence d'une verdure luxuriante qui nous assaillait et nous oppressait, lourde et poisseuse d'humidité, grouillante d'insectes mous, menaçante d'intempéries en gestation. Je fis remarquer à mes compagnons l' étrange forme de ces rochers arrondis. Presque lumineux, ils semblaient constitués d'un alliage de roche et de métal. De plus, au toucher, ils s'échauffaient et se refroidissaient, alors que des vibrations internes, à peine perceptibles, s'amplifiaient lorsque l'on pressait plus fort avec la main. Assurément, il y avait là un mystère que nous ne pûmes jamais éclaircir... Puis, dans cette petite clairière, nous découvrîmes, béante et comme soufflée par une explosion, une porte métallique rouillée, déchiquetée, dont les lambeaux se dressaient vers le ciel en pointes tordues. La porte béante s' ouvrait sur une fosse rectangulaire, assez profonde, encastrée dans la roche.
Nous descendîmes jusqu' au fond de la fosse. Là, gisait un véritable trésor : toute une collection de petits disques, identiques à ceux que nous introduisons dans les lecteurs de nos terminaux. Nous avons ramené tous ces disques à l' université. Nous les avons passés dans nos lecteurs, écoutés, visualisés sur nos écrans. Certains d'entre eux produisaient des images étonnantes. Nous les avons traduits dans nos langages, enregistrés dans nos mémoires, et c 'est ainsi que nous avons réalisé que, bien avant nous, de nombreux explorateurs et de scientifiques avaient exhumé toute une connaissance qui, au delà de plusieurs centaines de milliers d' années, était demeurée entre parenthèses, puis s'était progressivement relevée afin de permettre à la civilisation de renaître de ses cendres, lorsque la Terre enfin put se stabiliser et se montrer à ses habitants sous son nouveau visage... Des milliers de minuscules et très fines tablettes gravées de caractères, ainsi que des feuilles très résistantes recouvertes d'inscriptions, se trouvaient là également dans le fond de la fosse. Mais dans tout le Massif Epargné, il existe de nombreuses fosses telles que celle-ci. Toutes n'ont pas encore été découvertes.
Personne n'avait jusqu'à ce jour, remarqué cette fissure dans la roche, dissimulée par les ronces et les lianes, au pied du ravin en demi cercle qui marquait le fond du vallon. A l’écart du groupe, je parvins à grand peine jusqu'à l'ouverture étroite et me glissai à l'intérieur de l' anfractuosité. Très vite, le passage s'élargissait sous une voûte, puis la pente s'accentuait, et je suivis alors une sorte de couloir souterrain, tâtonnant, me retenant aux parois, dans l'

obscurité totale. Une clarté diffuse apparut tout à coup et je discernai au-dessus une voûte beaucoup plus vaste, très haute, trouée de ciel et de lumière sous laquelle s' étendait un lac prisonnier. L' endroit où je me trouvais était une plage d'argile au bord du lac. Et là, sur la plage, à côté de moi, se dressait un monolithe de forme triangulaire comme une pyramide tronquée. Ce monolithe était exactement de la même consistance que les roches lisses et rondes de la clairière. Avec les mêmes caractéristiques au toucher...

Un long moment, j' examinai cette surface brillante, polie, aussi sombre que la nuit. Je la palpai, la caressant, l' effleurant du bout des doigts, et je remarquai que, sur une simple pression de l'index gauche, en un point bien déterminé, sur l'un de ses côtés, une vibration très douce se produisait. Puis, il y eut une lumière vive, le monolithe tout entier devint transparent comme du verre très pur, et des images superposées apparurent. Toutes ces images évoquaient des paysages étranges et inconnus, se succédaient rapidement, et je n' arrivais pas à situer ces paysages par rapport à la notion de plan, d' espace, ou de dimension. Ces images étaient d'une beauté surnaturelle, me troublaient l'esprit, parce que ni mon intelligence, ni ma sensibilité n' étaient préparées à les recevoir. Lorsque je sortirai d'ici, Irkou, si tu veux bien, tu m' amèneras dans le Massif Epargné, et je retrouverai le petit vallon. J' aimerais que tu photographies ces images, je saurai comment procéder afin que le " cinéma " s' allume... Mais, Irkou, il n' y a pas que le " cinéma ", car le monolithe joue aussi de la musique. De la très belle musique. Je te jure, Irkou, que, dans toute ta vie, jamais tu n' entendras rien de semblable. Tu ne pourras pas oublier, tu seras différent, après...

Alvira s' arrêta de parler, un silence se fit. Irkou vit que le visage d' Alvira était devenu tout pâle, et il remarqua la faiblesse de sa constitution, la maigreur de ses bras et de ses jambes, de même que ces taches bleues à la naissance de son cou.

Il la quitta en lui disant qu'il reviendrait bientôt et qu'il parlerait d' elle au secrétariat. Il demanderait un entretien avec le médecin chef du centre médico- social.

-- Je te sortirai d' ici et tu feras de très belles photos avec moi ! Nous irons aussi dans le Massif Epargné, tu me montreras le monolithe...

Alvira mourut dans la nuit même qui suivit cette visite inattendue d' Irkou. Elle mourut dans son sommeil, recroquevillée sur le côté, presque roulée en boule, la tête reposant sur son bras tendu, les yeux fermés, la bouche entr'ouverte.

Elle ne fut découverte qu'au matin. Le médecin qui constata le décès examina le dossier de la fille au pied bot, établit son diagnostic, identifia les effets secondaires d'un médicament qu'on lui faisait absorber depuis son arrivée au centre. Les responsables de l' équipe du personnel soignant avaient mal mesuré les conséquences de l' absorption régulière de ce médicament... Une fille comme elle, sans avenir, une fille des rues, si sale, si vulgaire et si violente !

Irkou revint au Centre trois jours plus tard... Il avait promis. Mais son choix dépassait la promesse qu'il avait faite... Il ne repartirait de là qu' avec Alvira à ses côtés.

Il s' était débarrassé de sa turbolette hors d'usage. Il était venu à pied avec son sac sur le dos.

Au secrétariat, il apprit ce qui venait de se passer. Alvira avait déjà été incinérée, et ses cendres dispersées dans la terre du jardin du Souvenir...

Irkou ne put jamais retrouver le petit vallon. De toute manière, il avait eu un mauvais pressentiment en montant la côte, lorsque sa vieille turbolette l' avait lâché. Et cette hôtesse d' accueil avec sa bouche en anus de pigeon !

Son chagrin, désormais, serait de ceux dont la trace, indélébile, s'ouvre toujours en une blessure vive, à tous ces moments de l'existence qui voient passer le souvenir. Et cette terrible absence de l' être avec lequel il avait choisi de vivre...

Cette trace là, c'est aussi celle de l'innocence blessée, une empreinte de feu comme dans le ciel d'un petit enfant jeté au milieu de la rue...

Ultime confidence, à la périphérie d' Andromède

Au tout début de l' année 639, alors qu'il demeure encore à Enolabay avec Tayguète, Eridan reçoit un message d' Irkou, assez surprenant dans la mesure où ce message ne lui parvint pas directement.
C' est l'un de ses camarades de travail, Ariel, au Centre de Recherche des Messages, qui, une nuit, sur l' écran de son terminal relié au radiotélescope du Centre, intercepta cette confidence étonnante d' Irkou.
Ariel s'empressa d' informer Eridan :
-- Ne m' as-tu pas parlé récemment d'un garçon que tu avais rencontré à l' auberge de jeunesse de Bremda en été 636, alors que tu effectuais ta traversée du continent ? Irkou, c'est bien son nom, n' est-ce pas ?
-- Oui, effectivement, ce soir-là, au tout début du huitième mois, à l' auberge de jeunesse, un centre d' hébergement en réalité, j' ai fait la connaissance de ce garçon, Irkou, et, avec Abel, un autre garçon, lui aussi en séjour provisoire. Nous étions assis tous les trois entre deux lits de camp et nous discutions, nous jouions aux cartes. Alvira, une fille très sale, insolente et vulgaire, était venue nous importuner, mais au bout du compte nous l' avons laissé s' asseoir à côté de nous et elle est repartie un peu plus tard. J' avais alors remarqué qu' Irkou semblait s'intéresser à cette fille . De nous trois, par son regard, c' est lui qui se montra le plus accueillant vis-à-vis d' Alvira. Le lendemain, nous nous sommes séparés, Abel devait rejoindre son amie Vilica, Irkou prenait la route du Sud, et pour ma part, j' allais franchir la Porte de l' Ouest et entrer en Neurélabie. Je n' ai eu par la suite, de loin en loin, jusqu'en été 637, que très peu de nouvelles d' Irkou. Nous devions lors de mon éventuel retour en Enizolie, nous retrouver chez lui à Borakal. Durant l' été 637 j' ai eu pour la dernière fois de ses nouvelles : il était revenu à Bremda pour l'exposition universelle, et il avait revu Alvira. Aurais-tu, par hasard, Ariel, eu connaissance de quelque fait nouveau au sujet d' Irkou ? En interceptant un message de lui, par exemple... C'est vrai, vu tout ce que l'on écoute...
-- Eh bien oui, Eridan ! Ton ami, à l'heure qu'il est, n' est peut-être plus de ce monde... Il a dû s' écraser, avec tout l' équipage de l' astronef sur un astéroïde, à la périphérie de la galaxie d' Andromède !
-- Quoi ? Qu' est-ce que tu me racontes-là, Ariel ? Mais que pouvait-il bien faire, dans un astronef à la périphérie d' Andromède ?
-- Eridan, écoute toi-même le message... Voici tout ce que j' ai réussi à capter, c'est très net... Ecoute donc, Eridan !

" Au point où j' en suis, je peux bien raconter cette histoire...
Depuis la disparition d' Alvira au centre médico social de Bremda, je ne pus alors envisager de relation amoureuse avec une autre fille. Je me sentais engagé par ce que j' avais éprouvé pour Alvira, et je fis le choix d'une fidélité qu' en aucune façon je n' apparentais à une vertu. Alvira existait encore, et sa présence, je la ressentais bel et bien.

Après l' exposition universelle, je ne retournai pas à Borakal, et je menai durant plusieurs mois, une existence semblable à celle d' Alvira, mais tout de même dans de meilleures conditions d' hygiène et de logement. J' appris que les membres d'une mission d' exploration à destination de la galaxie d' Andromède, recherchaient une personne qui accepterait de les accompagner afin de réaliser un reportage, au moyen de documents photographiques, ou par la rédaction d'un journal de bord.

C'est donc ainsi qu' à la fin de l' été suivant, en 638, revenu d'un voyage de quelques jours près de Tankara, je m' embarquai à bord de l' astronef en partance pour la galaxie d' Andromède.

Le voyage dans l' espace s' effectua sans incident jusqu' au moment où, approchant de la galaxie, nous rencontrâmes cette ceinture d' astéroïdes, cet incommensurable champ de roches célestes dont certaines avaient bien la taille d'une planète telle que la Terre.

Notre trajectoire étant programmée, nous ne pouvions compter sur une marge de manoeuvre suffisante pour éviter de nous écraser. Toutefois nous parvîmes, dans un premier temps, à contourner la zone la plus dangereuse, et notre route, quelque peu déviée, s' écarta du groupe de planétoïdes dont la force d' attraction aurait pu nous aspirer. Mais dans cette région très accidentée dont nous ne connaissions pas l' étendue réelle, nous craignions le pire, et nous devions nous attendre à une collision fatale.

C'est la raison pour laquelle, par la radio du bord, je rédige ce message, qui, je l' espère, parviendra sur la Terre, dans quelque centre d' écoute.

L' été dernier, le 5-8-637, à Aquila, près de Tankara, j' avais loué, pour une décade, un petit bloc dans les dunes, à trois cent mètres de la plage. En face de ce bloc, s' élevait un bâtiment en forme de pyramide tronquée, percé de fenêtres triangulaires, et, au dessus de l'entrée principale du bâtiment, l'on pouvait lire cette inscription : villa " Les Brisants ", à louer.

Dès le premier soir, alors que je venais à peine de vider les sacoches de ma turbolette, j' aperçus une femme très belle au visage typé, grande, d' allure svelte, et très bien habillée. Ses magnifiques cheveux roux flamboyaient dans les derniers rayons du soleil. Elle entrait dans la pyramide et, à première vue, elle était seule. Je la vis ressortir, un peu plus tard et se diriger vers un petit turbomodule décapotable.

Elle me vit, et nos regards se croisèrent. Son visage, en apparence sans attrait particulier, s' illumina d'un sourire. Alors, ce fut un pur enchantement, une vision de rêve, un instant merveilleux, et cela me fit le même effet qu’un produit euphorisant injecté à veine vive.

Quelques minutes plus tard, je n' y pensais plus, je me trouvais dans la cuisine du bloc et je préparais mon repas.

Ce premier soir, après le coucher du soleil, je descendis sur la plage, empruntant la petite piste dallée qui contournait la pyramide " Les Brisants".

Au pied de la dune, elle se tenait assise dans le sable et lisait... Elle portait de grandes lunettes carrées, et, encore une fois, je m' attardai dans la contemplation discrète de son visage. Elle ne leva pas les yeux vers moi, tenant ses jambes croisées, tournant les pages de son livre. Je n'avais pas pris mon appareil de photo, j' essayai de la saisir, puis de la graver dans ma mémoire. Je me fis, de la trace de son intimité, du sérieux de son visage, de sa concentration naturelle, de ses taches de rousseur, de la blancheur de son cou, de son élégance silencieuse et solitaire, de la magie de sa féminité, un rêve enivrant, un éclatement...

Aux premières heures du matin, désirant me trouver seul sur la plage, je partis en courant et ne m' arrêtai que lorsque mes pieds touchèrent l' eau. Je fis quelques pas sans regarder devant moi, observant la ligne de l'horizon fondant dans la brume lumineuse, là où le soleil allait se lever d'un instant à l' autre...
Et je l' aperçus, ramassant des coquillages. Je me mis à courir, aussi décidé qu'un sportif de haut niveau en compétition. A sa hauteur, j' accélérai encore le rythme de ma course et continuai ainsi, à bout de souffle sans m' arrêter, jusqu' à ce filet usé, rongé de sel, qui me fit tomber, la tête dans le sable.
Lorsque je me relevai, elle se trouvait déjà près de moi...
-- Bonjour, je m' appelle Vi, et je suis Circadienne, j' habite à Spinzko , je suis née dans un village du nord de l' Atlas médian, et cette année, je passe seule mes vacances ici, à Aquila, pour quelques jours. Ta course effrénée m' a beaucoup émue, et ta chute, encore plus. D'autant que la manière dont tu prenais les jambes à ton cou ne cadrait vraiment pas avec l' effraction de ton regard, hier soir, lorsque je lisais, assise dans le sable...
Comment t' appelles-tu ?
-- Irkou, je suis originaire de Borakal, et moi aussi, je suis seul pour quelques jours en vacances sur la côte Neurélabienne. Je suis venu là tout à fait par hasard, j' aurais pu tout aussi bien aller en Enizolie ou dans le Grand Nord Circadien. En réalité, je ne sais pas vraiment où j’en suis, de ma vie, en ce moment. Mais cela n’ a pas d’importance.
Très doucement, Vi approcha son visage et se pencha vers moi :
-- Je sais faire du feu avec les mots, le feu qui est une lumière dans la tête et ne s'éteint jamais, le feu qui souffle sur toutes les ruptures encore rougies de braises, le feu qui cautérise les plaies à vif, le feu dont on ose espérer la guérison absolue de ces maux inexprimés, si douloureux et si secrets. Appuies doucement avec ton doigt sur l'un de mes sourcils, et regardes bien dans mes yeux...
J' ai appuyé, je n' ai rien senti. Mais j' étais tout drôle, peut-être comme un enfant de six ans amoureux fou de sa première jeune et jolie maîtresse d' école.
En cet instant là, auprès de ce visage, je crois bien que j' ai vraiment su pour la première fois de ma vie ce qu ' était l' humilité. Même si j'y avais beaucoup pensé avant. Je me suis senti tout petit. Tout ce qui était vu par tout le monde comme étant très grand, très beau, très riche, très savant, très désirable, très fort, très convaincant, me parut alors dérisoire, sans importance réelle, en face de ce petit visage qui s' offrait à moi et me parlai ainsi. Et toutes les richesses de la Terre entière, les pensées les plus profondes, les plus beaux livres et les plus belles chansons, étaient devenus illusoires, ne pouvant plus être érigés en fières bannières claquant au vent sur cette plage vierge, devant cet océan infini, sous le regard bleu de Vi.
A ce degré d' humilité, non encore atteint dans ma vie, je me rendis compte, en fait, que l'humilité ne pouvait pas avoir de limites réelles, et qu'il s' avérait impossible de disserter sur l' humilité, de la définir, et tout aussi sacrilège de s'en faire un joyau pour le regard des autres. Je sus seulement, alors, que l' humilité était une force, une lumière en marge de toutes les autres lumières, une énergie plus puissante que le feu des étoiles, et je me fis la réflexion suivante :

" De même qu'un enfant ne peut venir au monde sans avoir été porté dans le ventre de sa mère, de même l' amour ne peut apparaître dans le monde s'il n' a été porté par l' humilité." Mais dans le monde d' aujourd’hui, la science des hommes fait naître des enfants en dehors du ventre de la mère. Les artistes, les poètes et les philosophes font naître l' amour autrement que par le ventre de l'humilité, et dans ce monde, ce n'est pas l' amour qui manque puisqu'on arrive à le créer virtuellement, à le promettre à ceux qui en sont privés. Il suffit de se laisser guider dans le " cinéma ", jamais gratuit d' ailleurs. Et quand tu sors du " cinéma", bonjour l'enfant de salaud qui te ronge les tripes, comme disait si bien mon copain Eridan.

Il se passa trois jours, après cette rencontre sur la plage, et pendant ces trois jours, je pris des bains mémorables dans la fureur des vagues, je " bus des tasses" épouvantables , je me fis siffler par le maître nageur, je fus à deux doigts de glisser au fond d'une traîtresse baïne. J' ai creusé des fosses à lions dans le sable, j' ai ressuscité le regard d'un philosophe de la fin d' ER-1, Frantz Kafka, sur d' énigmatiques châteaux en lesquels je faisais traverser des rangs serrés de fonctionnaires et d'employés aux gestes conditionnés, d'un bout à l' autre d'immenses salles et couloirs qui ne servaient à rien, n' aboutissaient nulle part. Tous les après-midi, à l'heure de la sieste, derrière les volets métalliques du bloc, j'ouvrai mon album de photos, rêvai sur des groupes de jeunes filles se rendant, toutes pimpantes, à la fête du village, sur la silhouette d' Alvira dans sa jolie robe de " jeune fille chic ", me laissant aller à des éclatements solitaires qui, au delà de leurs éclaboussures, me précipitaient dans la plus abjecte des solitudes : celle qui n' a que quatre murs ou un hall de gare pour t' éclater la tête de tout ce que tu ne peux exprimer et jeter sur les visages.

Cela arriva donc le 5-8 de ce dernier été. Ce jour là, j' avais hésité, avant de sauter sur ma turbolette pour rejoindre la cité des loisirs que des promoteurs immobiliers venaient de faire édifier, à dix kilomètres d' Aquila, pour la plus grande joie et le plus grand plaisir des touristes avides de sensations fortes, venus du Petit et du Grand Continent.

Arcturus, le pays des bateaux qui volent, des planètes creuses qui tournent comme des toupies, le pays du surf, du vol à voile, des cerf-volants, des boutiques de vêtements à la mode, des restaurants exotiques, des coquillages lumineux et des fontaines aux cascades de glace multicolores...

Au moment de prendre le départ, de m'envoler pour me jeter dans cette féérie, au premier coup de pédale, au premier tour du moteur, avant même de tourner la poignée d' accélération, je me ravisai et coupai net l' allumage.

Arcturus ne m'intéressait pas vraiment, et, la raison exacte de mon hésitation, pour m' y rendre, ne tenait qu' à l'envie de flâner devant les vitrines des boutiques d' habillement féminin.

En définitive, ce matin là, je descendis sur la plage.

La marée était à son plus bas niveau, découvrant, à perte de vue, un immense désert mouillé, et, au large, le mirage vrai d'une ligne d'eau, aveuglante de lumière vive, dans le jour naissant. J' aperçus Vi qui avançait lentement, s' approchant du mirage. Sa silhouette m'interpella avant même que je ne me mette à courir pour la rattraper. Un éclair déchira mon ciel, fendit mon paysage d'une trace de feu, séparant les champs fleuris d'un côté, et la terre sauvage, brune et palpitante de l' autre, m'invitant, dans la fulgurance de son apparition, à embrasser de toutes mes forces la réalité d'un autre paysage : celui qui s' étendait, là, devant

moi, peuplé de la silhouette de Vi. L' éclair s'empara de mes mains, les jeta sur mon visage, éclaboussa de paillettes de lumière vive toutes mes " phéromones ", et de la terre sauvage, des champs fleuris soudainement dilués dans la transparence d'un désert mouillé, montèrent jusqu' à mes lèvres des effluves de feuilles, de résine, d' aiguilles de pin et de brise océane.
Aspiré par l' énergie de cet éclair qui venait de me traverser le corps et l' esprit, de mes mains, mon visage se tendit, mes yeux et mes lèvres s’ élancèrent… Et je courus de plus en plus vite vers cette silhouette qui avançait encore dans le mirage vrai. Ce n' était qu'une silhouette et je la voyais seulement de dos. Mais dans cette silhouette, il y avait tellement de détails émouvants, que jamais, pour le peu de temps qu ' allait encore durer ma vie, je ne sus lequel de ces détails, plus qu'un autre, me fit basculer vers un choix qui n'en était plus un parce qu'il était conditionné à l' excès.
Etait-ce à cause de sa robe noir blanc rouge, de sa coupe de cheveux, de la blancheur et de la ligne parfaite de sa nuque, de la fermeture éclair tout du long du blanc de sa robe ? Jamais je ne sus...
Pour toute raison je ne pus trouver qu'une seule explication : le mirage vrai d'un océan qui vient se jeter sur le rivage d'un désert mouillé.
Parvenu à sa hauteur, je la saisis très doucement par le cou et lui dis :
" C'est moi, Irkou, et c’est bien la première fois depuis la disparition de celle avec laquelle j' avais choisi de vivre, que j' ai à ce point là le désir d'une femme... Elle se retourna, je la fis tomber sur le sable mouillé, je me jetai sur elle, et, très longuement, avec autant de violence que de délicatesse, je la pénétrai, criant plus fort que cet océan à peine sorti du dernier orage de la nuit.
Ce fut la marée montante qui mit un terme à mon évanouissement et à son silence penché sur mon visage.
Nous nous revîmes les jours suivants, nous prîmes l' habitude de nous dire bonjour, un peu comme si c'était la première fois que nous nous voyions, l' "accident " n' ayant jamais eu lieu...

Je vais certainement disparaître à la périphérie d' Andromède dans notre astronef en dérive... Alvira ne saura jamais qu'une fois, une seule fois, elle s'est appelée Vi.
Après mon unique et dernière visite, au centre médico social de Bremda, après cette conversation avec Alvira et que déjà, ses cendres avaient été dispersées dans la terre du jardin du souvenir ; j’avais consigné ces quelques mots dans mon carnet : " la fidélité n' est pas une vertu, mais un choix."
Que reste-t-il du choix lorsque le conditionnement d'une situation relationnelle aussi sensible, survenant à l' excès, exerce une telle emprise ?
Comment cela se passait-il, au " paradis ", quand il n' y avait ni choix, ni conditionnement, ni repères idéologiques, ni pensées, ni interrogations ou incertitudes, mais seulement l'existence avant l'expérience unique de la vie, le dessin avant la maquette animée, l' absence de solitude avant la solitude ? Si, par le premier cri, à la sortie du ventre maternel, les portes du " paradis " se sont brutalement refermées, ne nous a -t-on pas promis, dans la traversée de l' " expérience", un autre " paradis ", celui d' Arcturus, par exemple, celui d' ER-4 ou de tout autre " circuit touristique, culturel, économique, relationnel " de l'histoire des hommes et des

civilisations ? Cet " autre paradis ", en fait, est une mosaïque de " paradis ", un " comptoir d' achat de paradis "... Mais, change t-on de paradis comme on change de crémerie, comme on passe d'une femme à l' autre, d'une passion à une autre passion, d'un turbomodule plus petit à un autre plus gros, plus confortable, plus cher, plus " tape à l' oeil", plus représentatif de son statut social ?

Cette fois-ci, c'est vraiment la fin... Un énorme astéroïde, de sa monstrueuse masse rocheuse mi-crabe mi-araignée, s'approche de notre astronef, et nous ne pouvons plus dévier notre trajectoire...

Je vais exploser, avec les autres membres de l' expédition, si loin de ma planète d' origine, de mes amis, du souvenir d' Alvira, de Vi, de tous ces visages qui m'ont tellement émerveillé et si vivement étonné, mais encore si proche des grands points d'interrogation de mon enfance... Si la maman de l' amour voulait bien me prendre dans ses bras ! "

***

Le retour

Elle l' attendait sur le quai du Métro-Jet, à la gare centrale d' Enolabay, ce très bel après-midi du quatrième mois de l' année 642, serrée dans son imperméable réversible, noyée dans le flot des voyageurs, petite frange d' écume blanche détachée de l' immense vague humaine.

L' air était encore frais et vif, ce quatrième mois touchait à sa fin, et, par ce printemps boréal, sur la latitude 50, toujours fidèle au rendez-vous annuel, les platanes de différentes tailles, de part et d'autre de l' avenue de la gare, s'habillaient de toutes jeunes feuilles, très tendres, encore légèrement froissées, tendaient leurs branches vers le ciel d'un bleu absolu, profond et lumineux.

Il devait arriver par le Métro-jet de 15heures 17, de Kafricoba, du pays de la latitude Zéro et des plus hautes montagnes de la Terre, accompagné, depuis sa sortie de la Cité Médicale, par une assistante sanitaire durant toute la durée du voyage, renvoyé enfin dans son pays, auprès de sa femme, Vilica.

Ainsi Abel était-il rendu à cette liberté qui ne lui servait plus à rien puisqu'il était devenu comme un enfant, ne reconnaissant pas le monde, ayant tout oublié, jusqu'à son nom, son passé...

Cela lui était venu d'un seul coup, voici cinq ans. Une très mauvaise fièvre l' avait terrassé, un souffle brûlant lui avait traversé la tête, éteignant la lumière de son esprit et toute sa connaissance. En un tourbillon de douleurs cérébrales, en un séisme qui avait agité, bouleversé son être tout entier, il avait, non seulement perdu ses souvenirs, mais aussi la conscience de son existence. Mais le terrible virus, cependant, ne l' avait pas fait mourir.

Cinq années durant, sa vie quotidienne ne fut que sommeil, naturel ou provoqué; perfusions, tuyaux enfoncés dans tous les orifices vitaux, vitres de sa chambre éblouissantes du soleil de l' Equateur, murs d'une blancheur étincelante, pilules, piqûres, encombrement d' appareils sanitaires, au dernier étage de la plus haute tour de la Cité Médicale, à Kafricoba, la métropole administrative de la planète, la ville la plus étendue, la plus peuplée, située sur un haut plateau, à quatre mille mètres d' altitude.

Depuis les fenêtres des plus hautes tours de la Cité Médicale, l'on pouvait apercevoir, par temps clair, les lignes crénelées de ces montagnes qui semblaient rejoindre le ciel. Dans cette ville immense, toute de verre, de métal, de matériaux composites, hérissée de tourelles, de pylônes et de dômes, le jour et la nuit se succédaient en une durée identique. Le soleil du matin surgissait toujours au même endroit, montait verticalement, et, dès les premières heures du jour, s' élevait rapidement vers le centre du ciel, sa chaleur confinait les habitants dans les salles climatisées des immeubles. Aux alentours de l' heure méridienne, parfois s' amoncelaient dans le ciel de terrifiantes structures nuageuses, puis des cataractes s' abattaient, noyant les rues et les avenues. Les épisodes de ce déluge s'espaçaient dès que le soleil amorçait sa descente vers l' horizon. Les nuits, généralement, étaient moites, et la

pesanteur de l' atmosphère, en particulier dans les chambres de la Cité Médicale, aux mois des équinoxes, gênait la plupart des malades.
Abel avait donc séjourné cinq ans durant entre ces murs blancs, seul dans une pièce peuplée de robots ; protégé et veillé, étudié jusque dans le noyau de chaque cellule de son enveloppe charnelle, de ses organes et de son cerveau.
Enfin, un jour, il était revenu au monde. Tout doucement, comme le filament d'une ampoule qui peu à peu rougit et se met à trembloter, sans toutefois éclairer vraiment. Son médecin habituel, sur l' avis de spécialistes confirmés, avait décidé de le renvoyer dans son pays d' origine, auprès de sa femme, sous assistance sanitaire pendant le voyage en Métro-Jet.
Vilica, sa femme depuis cinq ans, espérait, attendait, ne pouvant envisager une issue fatale aux interminables prolongements de ce séïsme. La mort prévisible, inéluctable selon les spécialistes, n' ayant point accompli son oeuvre, il y eut, au terme de ce voyage, la seconde naissance d' Abel, une naissance différente de la première parce qu'elle venait de traverser la mort, au lieu d' éclore de la vie qui l' avait portée. Vilica, dans son esprit, de toute sa tendresse et de son affection, entrevoyait déjà, étroitement ceinturée dans son imperméable blanc, cet après-midi, sur le quai du Métro-Jet, alors qu'une brise venue du Nord lui cinglait le visage, la nécessité de célébrer ce retour d' Abel dans une intimité toute particulière, une intimité en laquelle il put retrouver ses souvenirs, son identité profonde, ses émerveillements et ses attentes. Au delà de cette nécessité première, il y en avait assurément une autre, celle de prolonger l'intimité retrouvée, d’éprouver la conscience d' exister et de se laisser exister, jusque de l'autre côté de la vraie mort, qui, elle, viendrait un jour tout naturellement, avec beaucoup de rides sur le visage...

Dans le Métro-jet qui reliait Kafricoba à Enolabay, sur des milliers de kilomètres, depuis les derniers contreforts du Grand Atlas Equatorial, traversant tout d' abord la savane de Kafricentrie, puis la zone inhabitée, la bordure du Grand Bassin Dépressionnaire, les hauts plateaux d' Ibérie, et enfin la Neurélabie Océanique, ce fut un voyage assez agréable, en compagnie de l' assistante sanitaire, très attentionnée. Le regard d' Abel ne quittait la vitre que pour se jeter, comme celui d'un tout jeune enfant, dans les yeux de l' assistante, qu'il semblait implorer, un instant, avant de taire au fond de sa gorge les mots qu'il aurait voulu prononcer.
Les paysages défilaient, vierges, sauvages, sans aucune trace de vie humaine, ni même animale, d'une beauté émouvante, cruelle et inaccessible. Pitons rocheux, plaines de sel, déserts de pierres ou de cailloux, collines rouges, forêts pétrifiées, marécages, landes calcinées, champs stériles striés de crinières de fauves, criblés de cratères et d’ éclats de météorites, surfaces flamboyantes comme de l' acier en fusion, nuages de feu ou de cendre, lacs de soufre et de laves incandescentes, se succédaient, à perte de vue, sur plus de deux mille kilomètres, entre la savane Kafricentrienne et les plateaux Ibères. Ce n' était jamais le même horizon, ni la fin, ni le commencement, le milieu de l' éternité, peut-être...

Elle l' attendait sur le quai, serra plus fort la ceinture de son imperméable, releva le large col, une bise froide balaya le sol ; ne portant pas de bas, elle balança légèrement ses jambes nues, passa l'une de ses mains dans ses cheveux, prépara son visage, son regard, son sourire, sa silhouette tout entière, comme on prépare avec émotion et enthousiasme, envie de plaire, de donner le meilleur de soi-même, une petite fête intime entre amis... Et se demanda,

bien sûr, ce qu'elle allait lui dire, au bout de cinq ans... L' assistante sanitaire serait le trait d' union, indispensable, créateur de la toute première " atmosphère ", réunissant des acteurs qui seraient alors, à leur tour, des créateurs d' atmosphère.
Elle entendit un sifflement, au loin, comme une corne de brume aiguë, et le long convoi articulé se profila, dans une courbe, entre la colline de Fornax et le petit plateau du Lynx, avant de ralentir peu à peu, dans la ligne droite du rail aérien dont la pente déclinait jusqu' au niveau du quai d' arrivée. Enfin, le convoi, terminant silencieusement sa course, s'immobilisa le long du quai. Les voyageurs descendirent...
La rencontre parut très banale, telle des retrouvailles habituelles de fin de décade, sans émotion visible ; Abel, accompagné de son assistante, ne semblait pas prêt à accepter la rupture de ce lien qui l'unissait encore au monde qui l' avait préparé... Il sentit la fraîcheur de l' air, la préoccupation et peut-être l'indifférence des nombreux visages qui passaient autour de lui, ne reconnut pas Vilica, immédiatement. Il ne comprenait pas pourquoi le soleil, ici, paraissait si bas déjà à cette heure de la journée, et tout était sombre dans cette gare. Les gens semblaient pressés, ne souriaient pas, étaient presque tous vêtus de manteaux ou d'imperméables, avec des écharpes autour du cou ; le bruit des chariots et des élévateurs, les cris et les appels assourdissants, les voix déformées dans les haut-parleurs, participèrent, de toute leur violence, à cette seconde naissance d' Abel sur ce quai de gare.
L' assistante sanitaire reconnut tout de suite Vilica, lui parla d' Abel, des derniers jours qu'il avait passés à Kafricoba, où son médecin et une infirmière lui avaient fait découvrir, en l' accompagnant dans ses promenades en ville, le monde dans lequel il pouvait revivre désormais.
Puis, se tournant vers Abel, qui ouvrait de grands yeux étonnés, et souriait tout de même un peu, alors qu'il examinait la jeune femme en imperméable de la tête aux pieds :
-- Abel, voici Vilica, elle t'attend, tu la connais bien, mais peut-être ne te rappelles-tu plus tout à fait... C'est elle qui va me remplacer désormais auprès de toi, et je te l' assure, elle va merveilleusement bien me remplacer...
Vilica prit la main d' Abel et la serra très doucement. Elle lui demanda s'il allait bien.
Il ne la reconnaissait pas, mais il perçut au plus profond de lui-même ce visage comme l'eau claire d'une source qui s'écoulait en lui, éteignant une soif dont il souffrait en silence depuis toujours.
Bouleversé par des images floues, un ciel tout noir mais resplendissant d' étoiles, un voile de lumière blanche, une corolle de fleur rouge sang éclatèrent, déchirant cet espace d'inconscience en lequel il avait été rejeté durant ces années d'exil absolu.
Alors, il eut réellement confiance, s' abandonna, complètement détendu, épanoui, dans cette main si douce, si ferme, si chaude, qui lui pressait délicatement les doigts... Il se rapprocha de Vilica, tout près, jusqu'à frôler son cou et sa nuque du bout de son visage.
Ils se dirigèrent vers un bar tout proche de la gare. Abel résuma tout d'abord en quelques mots son voyage à Vilica, exprima ses étonnements et ses interrogations à propos de tout ce qu'il avait observé durant la traversée.
Effectivement, dans les premiers mouvements hésitants, dans la fragilité de cette seconde naissance, il parlait comme un enfant, posait des questions ahurissantes, il riait, mais il y avait de la tristesse dans ses yeux, ou plus exactement, une trace de tristesse, une attente qui

battait aussi fort que le coeur d'un oiseau retenu au creux d'une main, la peur irraisonnée d'une morsure inconnue et féroce...
Tout à coup, son regard se posa sur une toute petite tache, à la naissance de l' épaule gauche de la jeune femme, une tache de son, discrète, mais très précisément située juste sous la ligne dessinée par les cheveux sur la nuque, là où autrefois, il venait de s'en souvenir, ses lèvres tremblantes et humides s' étaient jetées pour ne plus se décoller, jusqu'à l'explosion d'une joie intense, d'une ivresse absolue...
Un cri s' étrangla dans la gorge d' Abel : sa mémoire s' ouvrit tout grand, et la première image, émouvante et douce, se dessina à la surface, un visage prit forme, esquissé par un artiste inconnu et bienveillant qui ne l' avait pas oublié et lui avait réservé cette surprise.
Il passa une main sur ses yeux qu'il frotta, et, durant quelques instants, il ne respira plus. Il s' arrêta et demeura pensif, bouleversé, étonné, aussi ravi qu'au premier matin radieux d'un printemps tardif.
Vilica l' embrassa sur les lèvres et lui sourit. Ils continuèrent à marcher, la bise cessa de souffler, l'air devint presque tiède. Abel glissa sa main droite sous la ceinture de l'imperméable de Vilica et accentua la pression de ses doigts sur le vêtement, comme pour toucher sa peau, en dessous, qu'il sentait frémir. Ainsi, appréhendait-il mieux cette silhouette qu'il respirait de tout son être. Et ce parfum délicat, par petites touches subtiles sur les poignets, le cou de la jeune femme, les essences diverses, émanant de fleurs et de feuilles, tout le long de l' avenue, se mêlèrent à cette intimité parfaite qui venait de s'établir entre Vilica et Abel.
Abel détacha une jeune feuille de platane, une toute petite feuille, au bout d'un rameau. L' arbre avait encore, autour de son jeune tronc, plantées dans un cercle de terre, les tiges protectrices et les liens pour qu'il pousse tout droit. Il s' affranchissait de sa tutelle et, pour la plus grande joie d'un " enfant arbre", il se laissa délester d'une de ses feuilles tendres.
Abel pressa doucement la petite feuille entre ses doigts, l' examina, la porta au dessus de ses lèvres et dit à Vilica :
-- Ici, dans ce pays, les feuilles des arbres doivent changer de couleur et de forme avec les saisons : celle-ci est tout à fait au début de son voyage, son odeur est enivrante et discrète, c'est très agréable, elle te ressemble, et je me sens très bien avec toi.
Alors, Abel sut qu'il était heureux, à cause d'une toute petite tache de son à la naissance du cou de Vilica. Bientôt, ses lèvres pourraient sans retenue se jeter sur cette nuque, ses doigts n' en finiraient plus de se noyer dans ces cheveux et de vibrer. Et la petite feuille vert tendre, le sourire de Vilica, un effleurement de lèvres, la chaleur d'une main, l' élégance, la présence de cette silhouette féminine à ses côtés, réalisèrent le miracle de cette seconde naissance...
Ils entrèrent dans le petit bar très intime de la place Albéradan, Vilica commanda deux cafés, dénoua la ceinture de son imperméable, posa le vêtement sur le dossier de la chaise. Très ému, Abel apprécia beaucoup la manière dont Vilica disposait le vêtement, un peu comme une jeune actrice dans son premier rôle, osant à peine sourire, mais se présentant devant l' auditoire avec grâce et spontanéité.
Elle portait une robe légère, sans manches, bleu ciel, avec une ceinture à boucle carrée, et de petites étoiles blanches formaient une corolle autour de l'encolure. La robe était assurément d' excellente coupe et lui seyait à merveille.

Elle s' approcha d'un appareil qu' Abel ne reconnut pas tout de suite, et qui était l'un de ces meubles à musique, rutilant de chromes et de pastilles rouges, vertes, jaunes, bleues, lumineuses et clignotantes. Vilica glissa deux ou trois ronds de métal dans une fente située sur le côté de l' appareil, appuya sur des touches, exécuta quelques réglages en faisant bouger des bâtonnets mobiles sur des lignes luminescentes, et toute la salle s' emplit de sons musicaux. La composition, d'une structure orchestrale équilibrée, vibrante de nuances délicates, de sons mélodieux, s' articulait autour du coeur de la batterie, et le rythme de cette musique détendait le corps et l' esprit. La composition était une symphonie cosmique du genre à accompagner l'un des plus beaux films dernièrement sortis sur les écrans de Two ou d' Enizola.

Ils burent leurs cafés, en silence, l'un en face de l' autre, Vilica tendit une cigarette à Abel, ils fumèrent, à bouffées légères, écoutèrent un autre morceau, et puis, rompant le silence, Abel se lança dans un récit qui semblait ne devoir jamais finir, laissant couler sa voix comme l'eau vive d'une source, devant le regard bleu, si attentif et si profond de sa femme...

« Tu sais, un jour, là-bas, alors que j' allais mieux, ils m'ont sorti de leurs cages de verre et de métal. Ils m'ont fait descendre de la grande tour de la Cité Médicale en laquelle j' avais séjourné dans l'inconscience depuis mon arrivée à Kafricoba. Je n'avais plus besoin de perfusions, il me fallait, à leur avis, de l' air pur, un décor différent, d'autres images, d'autres paysages. Alors, deux assistantes sanitaires, un médecin chef, m' accompagnèrent, en turbotrain, jusqu'à l'extrémité méridionale du continent, à Cabo-Verdi, dans un port sans bateaux, avec seulement des plate-formes qui s' avançaient dans l' océan. De drôles d'engins cylindriques percés de hublots ronds évoluaient sur de larges pistes. Je compris que c' était là une base aérienne. Ils m'ont fait monter à bord de l'un de ces cylindres. Le médecin -chef et les assistantes prirent place, également, à mes côtés, nous nous assîmes sur des sièges confortables, l'on passa autour de ma taille, une large ceinture. L'une des deux assistantes, Astrid, m'expliqua tout de suite, lorsque je fus immobilisé sur le siège, pour quelle raison les médecins de la Cité Médicale avaient décidé de me faire voyager pendant quelques jours, et de me suivre dans cette aventure assez étonnante pour moi, tu vas comprendre pourquoi, Vilica.

Astrid me dit alors :

-- Tu vas découvrir un pays nouveau, un pays tout neuf, tu rencontreras là bas des gens qui ne nous ressemblent pas du tout, et cette expérience sera pour toi une transition entre le monde qui est encore le tien, et notre monde à nous, le monde que tu dois retrouver.

Sur une distance de plusieurs milliers de kilomètres, nous survolâmes un océan immobile, tout gris, tout brillant. Le capitaine de l' équipage, avec lequel nous pouvions communiquer parce que dans le petit appareil, nous étions tous regroupés, les uns à côté des autres, m'expliqua :

-- Dans cette partie de l' océan Austral, à l' époque du solstice d' été, les vents très violents de la convergence, aux latitudes moyennes, s' arrêtent de tourner, et les eaux sont calmes deux mois drant, et même jusqu'à l'équinoxe du troisième mois.

Enfin, nous aperçûmes à l'horizon une ligne grise, imprécise. Un rivage de sable et de cailloux apparut, puis des collines verdoyantes aux crêtes recouvertes de neige, d' étroites

vallées tendant jusque dans l' océan d' énormes langues de glace, et, un peu plus loin, vers l'intérieur des terres, des montagnes rouges.
C'était le troisième continent, la Terre des Hommes Primitifs, m'ont-ils dit.
Au delà de la péninsule qui s' avançait dans l' océan, vers le Nord, et que nous venions de survoler dans toute sa largeur, notre route s'infléchit en direction du Sud-Ouest, ce fut encore l' océan gris et immobile, puis, de nouveau le rivage, et, sur des centaines de kilomètres, une terre vierge s' étendit sous nos yeux, dépourvue de végétation, sans la moindre trace de vie. Roche nue, poussière grise, sol lunaire par moments, sable brun, terre rouge, taches violettes, ravins, tranchées, fractures béantes, gorges profondes au fond desquelles ruisselaient des torrents de lave bouillonnante, marécages, cuvettes naturelles emplies d'un liquide qui ressemblait à du plomb fondu, massifs tourmentés constitués de roche poreuse, peu élevés mais percés de grottes comme du gruyère, se succédaient à perte de vue, dans cette région du continent Austral. J'ai demandé au pilote du cylindre volant s'il n'était pas possible d'atterrir, car ce paysage me fascinait, et je sentais très vivement le besoin de me promener, une heure ou deux, au sol, pour me dégourdir les jambes, mais surtout pour voir de beaucoup plus près ce paysage, toucher les pierres, respirer l'air, suivre la course du soleil, s'inclinant, à l' ouest, et descendant sur l' horizon.
Ils m'ont répondu qu' ici, ce n'était guère envisageable, que c'était trop dangereux. Plus loin, peut-être, ce serait possible.
Au bout de ces quelques centaines de kilomètres, apparut sur l'horizon une ligne verte, puis ce furent des collines recouvertes d' herbe et de petits buissons, ensuite des plaines et des forêts, comme en Circadie septentrionale. Les arbres étaient pour la plupart des sapins géants, mais il y avait aussi, espacés de clairières, d' épais fourrés où les troncs noueux, les branches et les feuillages rendaient le territoire environnant inaccessible. Aussi cette contrée boisée, luxuriante, dense d'une inextricable végétation, conservait-elle tout son mystère, ses secrets, et semblait-elle inviolable, impénétrable à la civilisation évoluée des hommes des deux autres continents.
Nous pouvions discerner, également, dans le lointain, vers le sud, les dômes aux couleurs de la cendre, de quelques volcans qui, à n' en pas douter se trouvaient encore en activité, puisque de sinistres vapeurs noirâtres évoluaient dans le ciel en tournoyant. Cette chaîne volcanique située près du pôle devait exercer sur le climat de cette région une influence prépondérante. Les vents glacés qui tournaient autour du cercle polaire en une ronde infernale, piégés par la chaleur des cheminées enfoncées dans la terre et par l'haleine tiède de ces gueules de titans, s' adoucissaient et transformaient cette étrange contrée du bout du monde en un jardin sauvage et mystérieux.
Le jour durait très longtemps parce qu'ici c' était l' été et le soleil n' en finissait pas de glisser vers l' horizon. L'air était froid, le vent du sud perçait, déchirait l' atmosphère, sifflait lugubrement.
Nous atterrîmes sur une piste assez large, de terre battue, entre deux massifs forestiers. Le cylindre volant demeura cloué au sol, quelques instants, avant l'ouverture de la porte, immobile et silencieux, tel un astronef venu se poser sur le sol d'un monde inconnu, et dont l' équipage ne se décidait pas encore à gravir les degrés d'une échelle de sortie.

A bord, l'équipe formée par mes accompagnateurs, le capitaine et deux techniciens, se concertait en apparence sur la durée du séjour, la distance à parcourir, le site à explorer. Ophélix, le capitaine, Ilarion et Eusébio, les deux mécaniciens, semblaient déjà envisager le retour avec une certaine satisfaction.

Enfin, nous sortîmes du cylindre, et nous nous dirigeâmes vers le bout de la piste. Au bout de quelques centaines de mètres, nous aperçûmes d'autres pistes, plus étroites, de terre et de cailloux tassés, qui se croisaient et s'enfonçaient dans le pays, sous des taillis, le long de haies d' arbres tout tordus. Nous suivîmes l'une de ces pistes pendant trois ou quatre kilomètres, puis nous entrâmes dans un village de huttes habité par des hommes de petite taille. Ces êtres paraissaient sauvages, vivaient comme des animaux, et, effectivement, ils ne nous ressemblaient pas du tout. Ils ne parlaient pas entre eux dans un langage articulé, mais émettaient des sons bizarres et très aigus, ne faisaient pas attention à nous, évoluaient à l'intérieur du village sans manifester à notre égard la moindre hostilité. Une grande partie de leur corps, de leurs pieds jusqu' au ras de leur cou, était recouverte de poils ras, serrés, formant des plaques de fourrure rousse, drue, et leurs visages semblaient toujours sourire. Leurs yeux très mobiles, très expressifs, étaient le plus souvent rouges ou roses, parfois bleu nuit. Lorsque l'on s' approchait d' eux, ils dégageaient une odeur exécrable, mais cette odeur n'était pas celle des gens qui ne se lavent pas. Ils grimpaient aux arbres avec agilité, se réunissaient en cercle et, de leurs sons nuancés, musicaux, semblaient échanger des informations, et, peut-être des états d' âme.

Apparemment, ils ne disposaient d'aucune arme, et l'on pouvait voir, accrochés sur les parois extérieures de leurs huttes, toutes sortes d'instruments rudimentaires sans doute destinés à des travaux domestiques, à la culture du sol, à l'entretien ou la réparation.

Nous passâmes la nuit dehors, dans des sacs de couchage spécialement conçus pour ce genre d'expédition. Une nuit froide et claire ; en tout et pour tout, il n' y eut que deux heures d'obscurité relative.

Au matin, le soleil glissant encore, à peine au dessus de l'horizon, nous repartîmes.

Durant toute la durée du voyage de retour, jusqu' à Cabo-Verdi, je réfléchissais à tout ce que j' avais vu, je prenais conscience de ce décalage dans le temps et l' histoire, de la différence entre ces êtres primitifs et les personnages que nous étions, nous, assis dans ce cylindre volant. Je demandai à Astrid ce qu'elle savait vraiment de ces gens-là.

« Le continent Austral, déjà découvert au 14 ème millénaire ER-3, fut, jusqu'au 18 ème millénaire, sans intérêt réel pour les civilisations des deux autres continents. Ce n' est que peu de temps avant le Traité d' Unification Mondiale, avec la disparition des frontières entre les états, qu'il fut progressivement exploré. Des colonies, venues principalement de Circadie et du nord de la Neurélabie, au premier siècle d' ER-4, s' établirent le long de la côte septentrionale, ainsi qu'à l'extrémité de la péninsule du Pélican, soit dans ces régions éloignées des hautes latitudes, bénéficiant d'un climat plus tempéré.

Contrairement à ce qui s' était passé dans les millénaires précédents, du 14 ème au 18 ème, sur d'autres terres découvertes, ce pays ne fit jamais l' objet de convoitises diverses et ses habitants furent respectés, et nous ne leur avons pas imposé notre culture. Les nombreuses missions d' exploration qui se sont succédées, surtout depuis la Révolution Culturelle, ont séjourné à l'intérieur de toutes ces terres, jusqu'aux grands

volcans du pôle sud, durant plusieurs mois, au milieu des populations clairsemées, parfois isolées, relativement sédentarisées en des contrées boisées ou propices à la culture du sol. Nos scientifiques et nos géographes, ont vécu de la même manière que ces gens, partageant leur nourriture, écoutant leur langage musical, éprouvant avec eux les rigueurs du climat. Ces gens sont très endurants en dépit de leur taille qui, généralement, ne dépasse pas un mètre cinquante. Ils supportent bien l' hiver austral, long de six mois, au delà du cercle polaire.

Lorsque la végétation disparaît et que la neige recouvre leurs villages, ils construisent des maisons avec des blocs de glace rectangulaires qu'ils ajustent et s' abritent, se nourrissant des provisions accumulées pendant l' été.

Vers la fin du huitième mois de l' année, selon les études de plusieurs missions aux alentours du 70 ème degré de latitude australe, les populations saluent le retour du soleil, le jour où celui-ci, pour la première fois depuis de longs mois, apparaît sur l' horizon sous la forme d'un petit croissant couché et rougeoyant. Ce tout premier jour, pendant quelques minutes seulement, ils ne verront de notre étoile que ce petit croissant. Et, jusqu'à l'équinoxe, le disque pâle de l' astre du jour envahira peu à peu la moitié de l' horizon. De l' équinoxe au solstice, il sera de plus en plus présent pour finalement ne plus se coucher à l' époque du solstice d' été.

Le jour où le soleil revient, c'est leur plus grande fête de l' année. Ce sont des cérémonies joyeuses, naturelles et spontanées, ils dansent, frappent dans leurs mains, allument des feux et leurs cris aigus se transforment en sons mélodieux, en compositions musicales qui surpassent de très loin nos plus grands orchestres .Et c'est étrange d'entendre cette symphonie, ces résonances, de les voir exécuter de magnifiques figures chorégraphiques. Cette musique là, nous ne pourrions pas l'inventer, elle n'est pas de notre monde, elle élève l'esprit beaucoup plus encore que la musique des pyramides sacrées de Neurélabie ou de Circadie.

Toute leur culture, tout ce qu'ils se transmettent, est contenu dans cette musique.

Nous ne connaissons pas l'origine exacte de ces populations qui semblent vivre ici depuis la Nuit des Temps. L'on dit qu'ils viennent d'un autre monde. Ils ont une particularité dans leur anatomie : leur ventre abrite sous le diaphragme au niveau de l'estomac un organe gélatineux, de consistance assez ferme, comportant un noyau à structure complexe. Cet organe est comme une oreille interne, ou plutôt un radar, avec lequel ils communiquent entre eux à distance. Ainsi peuvent-ils échanger des informations, transmettre des messages, se « parler » , et cela d'un village, d'une tribu à l'autre. Certains ethnologues, spécialistes de l' étude de ces populations du continent Austral, ont émis l' hypothèse que, lors de mariages mixtes, les descendants pouvaient hériter de cette particularité de l' anatomie de leur père ou de leur mère. Mais jusqu'à présent, ces « mariages » ont été très rares, et les enfants nés d'une telle union, n'ont pas hérité de cette particularité, ou bien, n' étaient dotés que d'un organe atrophié ou très rudimentaire ».

Sur ces dernières paroles d' Astrid, je fus saisi d'un éblouissement, d'une vision me projetant très loin en arrière du temps présent, et en même temps, me propulsant dans un avenir tout aussi éloigné. La notion de durée, d' écoulement du temps, d'espace ou de dimension, perdait toute signification, toute consistance. L' apparence des êtres et des choses devenait irréelle, et, à travers les images brouillées d'un écran de télévision magique,

apparaissait le visage d'une très jolie présentatrice d'un feuilleton extraterrestre, l'infinie splendeur enfin reconnue, l'inaccessible connaissance, la face cachée d'un astre qui, autrefois, éclairait le ciel de notre enfance, quand, à peine endormis, un fabuleux voyage nous entraînait au pays des souvenirs retrouvés et de ces visages de lumière vive que les yeux pouvaient alors supporter parce qu'ils n'avaient jamais brillé du désir de se brûler aux feux de la terre.

Différents de nous, ces êtres ne communiquaient ni par les mots, ni par l' écriture. En l'absence de toute technologie, ils n'utilisaient que des outils très rudimentaires. Primitifs en apparence, grimpant aux arbres, vivant comme des animaux, ils se révélaient en fait des êtres très sensibles, doués d'un sens étonnant de la communication. Ils évoluaient dans un espace relationnel bien plus riche, bien plus nuancé que le nôtre, et leur culture, essentiellement orale, semblait survivre, et même progresser au delà des siècles, des millénaires, sans aucun support écrit, sans transmission d'images ou d'enregistrements tels que les nôtres. De plus, selon ce que nous avions observé, ils n' avaient, en apparence ni chefs de tribu, ni meneurs, ni gouvernement, ni aucune organisation structurée. Les hommes, les femmes, les enfants, tous participaient aux activités quotidiennes, faisaient face, ensemble aux nécessités, aux difficultés habituelles. Ils semblaient étroitement reliés entre eux, ne se manifestant ni hostilité, ni affection visible.

Dès mon retour de ce voyage, je retournai dans ma chambre laboratoire, au dernier étage de la grande tour de la Cité Médicale, je fus l'objet de soins particuliers. Mon cas était unique, disaient les médecins. Chaque jour, des spécialistes renommés, venus de toute la planète, s'entretenaient avec moi, s'interrogeaient, car, à leurs yeux, j'étais un miraculé. L' ampleur de ma fièvre originelle, les désordres et dysfonctionnements irréversibles causés dans mon organisme, et en particulier dans mon cerveau, devaient, en toute logique, me conduire à une mort certaine. Mais je suis resté dans un coma profond, nuit et jour veillé, maintenu en vie artificielle, nourri de perfusions, sous assistance respiratoire, pendant une durée de trois années, jusqu'à cette rémission qui me valut un voyage sur le continent Austral.

Un mois environ après mon retour, un soir, je fus pris brusquement de nausées, de vertiges, ma tête se mit à éclater de douleurs atroces, mille déchirures et brûlures me faisant hurler. L' on se précipita vers moi. Je revois encore tous ces visages figés d'impuissance qui s' approchaient de moi, essayant, tels des anges malheureux, de me prendre de toute leur affection dans leur regard.

Je perdis conscience, et ce fut comme un claquement de tubes luminescents, un froissement de voix, le naufrage d'une scène dans des coulisses abyssales, et, par dessus tout, les cris déchirants, les derniers mots inachevés de mes deux fidèles assistantes, Astrid et Véra.

A partir de là, je ne me souviens plus de rien…Jusqu'à ce jour, où, seul entre des murs blancs, entouré d' appareils de mesure, j'entrouvris les yeux et sentis dans mes poumons une déchirure : c' était l'air qui entrait en moi.

Une porte s' ouvrit, des visages parurent, et la conscience me revint. J' eus le sentiment très net de mon appartenance à la réalité environnante, rien ne me semblait étranger, aucune crainte ne se manifesta en moi. Je réalisai que, juste avant les premières images de ce film en

lequel j' étais projeté, il n'y avait absolument plus rien… Pas même le noir de la salle comme durant une panne d' électricité.

Les personnages du film se mirent en mouvement, s' approchèrent de moi, ils me parlèrent, et je les compris. Et d'un seul coup, tout me revint : le premier éveil, le voyage jusqu'à Cabo-Verdi, le survol de l' océan Austral, l' arrivée sur la Terre des Hommes Primitifs, l' extrême gentillesse des deux assistantes sanitaires, puis, avant la rechute, les visites guidées en ville, les excursions dans les montagnes environnantes, les marchés populaires de Kafricoba, le Métrobus aérien, l'immense jardin d' altitude, au centre de la ville, la vue magnifique sur toute l'étendue du plateau, les maisons blanches, les avenues rectilignes, les dômes et les pyramides, la luminosité de l'air, la ligne blanche tracée sur l'esplanade centrale du jardin, un pied dans l' hémisphère Nord, un pied dans l' hémisphère Sud de la planète, et l' astre du jour, flamboyant en plein centre du ciel, juste au dessus de ma tête.

Parce que rien ne m'était revenu de mon enfance, ni de mon passé avant ma fièvre originelle, ils décidèrent de me garder auprès d'eux et de me suivre dans mes déplacements. Ils me faisaient absorber de nombreux médicaments, et pour la nourriture, quelle complication ! A part quelques bouillies de céréales, de l'eau très fraîche, je ne supportais rien.

Enfin, un jour, je leur fis remarquer que je n'étais pas né ici, que je venais d'un pays du Nord et je me mis à leur raconter tout ce qui revenait de mon enfance. Je leur parlai d'une jeune femme avec laquelle je m' accordais à merveille, et que j'avais rencontrée un jour, au cours d'un voyage d' études, dans une ville de Neurélabie Continentale, Bremda. Je leur dis aussi que j' aimais cette femme, et que peut-être, elle m'attendait encore, mais que je ne me souvenais plus de son nom ni de son visage, et que si je la voyais, là, aujourd'hui, devant moi, je ne serais pas sûr de la reconnaître. Le souvenir n' allait pas plus loin qu'une petite tache de son sur une nuque blanche, au bout d'une mèche de cheveux, et de l' explosion d'un rêve imbécile et cruel qui avait hanté mes nuits lorsque j'étais séparé de cette femme, un rêve auquel j' avais terriblement cru, où je voyais de grosses lèvres avides, humides et putrides se poser sur la petite tache de son en laissant s' échapper un râle abject ».

Durant tout le temps qu' Abel parla, Vilica, assise en face de lui, la tête entre ses mains, l'écouta sans jamais l'interrompre, et le regarda, le pénétrant de ses yeux très bleus, très vifs et très purs, lui exprimant ainsi toute son immense affection.

Elle savait déjà que, par ce regard, elle l' atteignait au plus profond de lui-même et que la transparence, la lumière de ce regard l'emplissait d'une sensation de bien-être intense, que c' était pour lui comme des lèvres s'approchant et se posant très doucement sur la partie la plus sensible de son être.

Abel s' arrêta enfin de parler, devenait une source fatiguée de couler parce qu'une forêt brûle sous le soleil et que les blocs rocheux d'une pente abrupte dansent dans l' air surchauffé ; la source se mettant en sommeil à la sortie de son trou.

Mais la source revenait de son voyage au bout du monde, et elle s'écoulerait encore…

« Je suis Vilica, ta femme. Avec moi, tu peux faire tout ce que tu veux… »

La séparation

Dans les premiers jours de l' année 644, Ibory, à Uranoza, se demandait bien ce que devenait son ami Eridan dont il n'avait reçu aucune nouvelle depuis son retour en Enizolie au printemps 639.

Il expédia tout d'abord un message à la nouvelle adresse de son ami, où ce dernier s'était installé avec Tayguète, sa femme.

Mais le message demeura sans réponse. Ibory fut très inquiet parce qu'un tel silence de la part de son ami lui paraissait tout à fait inconcevable, sans rapport avec la nature de la relation qui les liait l'un à l'autre.

Ibory connaissant bien la famille d' Eridan, ayant séjourné à plusieurs reprises dans la petite maison blanche de la Rue Haute, près de la Porte d' Orion, il envoya un message à l'adresse des parents de son ami.

Trois jours plus tard, il reçut de la mère de son ami, cette réponse :

« Cher Ibory

Il faut que tu saches qu' Eridan nous donne en ce moment quelques soucis. En effet, depuis son retour à Enizola, il n'est plus comme avant. Il ne rit plus, ne parle presque plus, il se promène tout seul dans le parc Bételgeuse, ne rentre pas chez lui à l'heure des repas, son visage se creuse, il paraît fatigué, il ne dort pas, en un mot, il déprime, et nous ne savons pas à quoi cela tient. Il ne se confie à personne, pas même à sa femme, Tayguète. Depuis ces deux dernières années surtout, j' ai l'impression que cette situation évolue dans le mauvais sens. Il est vrai que l' an passé, il a été terrassé par une fièvre éruptive ; son visage, ses mains, son cou, se sont alors couverts de pustules, et après une convalescence assez longue, les marques sur sa peau ne se sont pas effacées.

Si tu viens à Enizola, Ibory, tu seras le bienvenu, nous t' attendons, peut-être trouveras-tu les mots pour sortir notre fils de cette impasse dans laquelle il s'est engouffré. Il y a assurément quelque chose qui nous échappe dans son comportement. Eridan a toujours été un idéaliste, un rêveur, nous avons lu, en grande partie, ce qu'il a écrit dans ses carnets de route. C'est assez impressionnant, par moments. Il est encore à la recherche d'une vision du monde, et sa quête, difficile, au delà des apparences, semble lui laisser espérer la possibilité d'entrer dans un espace relationnel à la mesure de ses attentes.

Pourtant, selon ce qu'il raconte, notamment de sa traversée entre Uranoza et Atarakbay, que peut-on imaginer de plus exceptionnel encore ? Cette fille, dans le train d' Eiskiz, Adria et Alco dans le Grand Nord, Abel, Irkou, Alvira, à l'auberge de jeunesse de Bremda, Maïco la Muette et son énorme camion, Vi, sur la piste des « Bidon » , Bull, à Spinzko, Véra, la fille d' Uradus sur Done, puis, la « Mémé », du refuge de Fonrimal, Frankie, le cinéaste de Two, et pour finir, Tayguète, à Atarakbay, et d'une manière générale, toutes ses « histoires d' amour d'un seul instant vécu » , que peut-il rechercher de plus, encore et toujours, avec sa « bulle » dont il désespère de l' éclatement ! Il arrive un moment en lequel on ne sait plus quoi lui dire à ce garçon.

Bien à toi, Ibory, et, à très bientôt peut-être,

Monica, ce 17-1-644-ER-4.

Dans le même ordre d’idée, à quelque temps de là, Tayguète rédigea à l’intention d’ Ibory un message similaire, puisque son mari s’obstinait à ne pas donner de ses nouvelles à son ami. Elle confia cependant à Ibory la douloureuse impuissance de son amour pour Eridan, et lui dit que, si cela continuait ainsi, ils envisageraient de se séparer, d’ autant plus qu’ Eridan semblait organiser, depuis deux ou trois décades, avec détermination, sa rupture prochaine, son départ, disait-il, pour la Terre des Hommes Primitifs.

Ils se tenaient, l’un en face de l’autre, du côté de la vitre, dans un compartiment du Métro-Jet. Ils étaient seuls.

Seuls, autant que l’on peut l’ être quand on n’ a plus rien à se dire.

Ils avaient décidé de se séparer, à la Base Spatiale.

Elle, Tayguète, devait rejoindre ses compagnons de mission, embarquer à bord d’un astronef qui les conduirait sur la Planète Morte.

Entre Mars et la Terre, à quelque vingt millions de kilomètres d’ici, sur ce monde où le soleil n’ apparaissait qu’ au travers d’une atmosphère bleu nuit, phosphorescente, chargée de nuages mauves et pourpres, où les ombres s’ étiraient, blanches et vaporeuses, Tayguète avait fait le choix de son destin, elle s’installerait dans l’une de ces colonies nouvelles, peuplées de tous les exclus de la Terre.

Elle ferait toujours partie de la Mission d’ Exploration du Centre de Recherches Archéologiques.

La jeune femme, assise sur la banquette, regardait son mari, qui traçait sur une feuille blanche cartonnée, des lignes, des cercles, des triangles, comme s’il s’ essayait encore à de nouvelles hiéroglyphes après s’ être desséché le cœur et l’esprit pendant des années à force d’inventer les signes et les mots magiques…

Les mots qui n’avaient pas guéri, les mots qui étaient passés si près de la source tant cherchée, les mots qui, au bout de ces huit années de vie commune, n’ avaient rien révélé d’autre que l’infinie et douloureuse impuissance de l’ amour.

Si seulement il avait bien voulu la croire, elle, sa femme, au lieu de se laisser dévaster par ses incertitudes et ses interrogations !

Comment avaient-ils pu en arriver là ? Après ce qu’ils avaient vécu et partagé ? Au bout d’une relation aussi exceptionnelle, caractérisée par un respect si profond, si émouvant, de la personnalité de l’autre, une extrême délicatesse réciproque, une communion de sentiments aussi étroite, une franchise et une loyauté jamais entachée ? Sans compter, il faut bien l’ avouer, ce désir si ardent qu’ils avaient l’un de l’autre, ces retrouvailles après une longue absence, si intenses, si complètes, entre leurs attentes entremêlées ?

Ne s’étaient-ils pas trop ressemblé ? N’avait-elle pas éprouvé, elle aussi, les mêmes incertitudes, les mêmes interrogations ?

L’un en face de l’autre, ils touchaient ensemble le fond de la solitude, ils atteignaient la dernière frontière, celle au delà de laquelle s’ouvre la porte d’un désert lorsque l’ être, épuisé

par sa quête de l'inaccessible, se vide de toute sa substance, et que tous ses rêves deviennent des pierres, des fleurs de désert, des croûtes de sel et de sable.
Lui, Eridan, lorsqu'il levait son crayon et le tenait immobile au-dessus de la feuille, contemplait ce paysage effrayant et inanimé du Désert Absolu, et la vie, alors, sa propre vie tout d'abord, lui semblait dérisoire ainsi que les réalisations humaines, l'écoulement de l'histoire, le balbutiement des civilisations, les fiers ouvrages des plus grands constructeurs, qui, au bout de plusieurs millénaires, s'effritent, tombent en poussière, ne laissant en héritage pour de lointains descendants, que des ruines déchiquetées.
Ce paysage lui paraissait absurde, démesuré, figé pour l' éternité en une maquette réalisée par un modéliste ivre d'espaces et de formes abruptes, tourmentées, sans perspective logique, sans repères tangibles…
Des mots lui couraient dans la tête, des images et des idées prenaient feu, puis s'élevaient des gerbes d' étincelles invisibles, mais pétillantes à en percer le fond des yeux de mille traits de lumière vive.
Il ne savait vraiment pas par quel bout commencer, sur un carnet imaginaire, sa toute dernière histoire, celle de ces ultimes instants de leur vie à deux, le bout de son voyage avec Tayguète, qui allait s' achever dans le silence. Etait-elle seulement commencée, cette histoire ? Ou bien était-elle déjà en voie de disparition ? Allait-elle s'effacer comme sous une gomme de pierre, inscrivant une trace vive sur le papier ?
Bientôt, il le savait, de ses doigts, il diluerait ses hiéroglyphes en un brouillard de poussière fine, grise, stérile ; et la feuille cartonnée serait froissée, déchirée, jetée dans le vent du désert, sur le quai, lors de l' arrivée du Métro-Jet à la Base Spatiale.
Il serrerait sa tête entre ses deux mains, cognerait très fort son front contre le sol, il aurait très mal, non pas à cause de la violence du choc, mais parce qu'il aurait touché le fond de lui-même, le fond de sa vie apparaissant tel un cul de bouteille enfoncé dans le sable, en face de ses souvenirs et de tous ces jours étirés en vagues alanguies frangées d'écume sale. Et ce cul de bouteille resterait là, fiché dans le sable durci, sans message, exaspérant de banalité, incongru, prêt à écorcher le pied de quelque voyageur distrait. De ses arêtes tranchantes, il se dresserait vers le ciel, toujours au ras du sol, dérisoire et inutile.

Où se rendrait-il après la séparation ? Il ne savait pas encore.
Peut-être à Bremda. Oui, dans le faubourg populaire et ouvrier de cette ville de Circadie Occidentale, à l' auberge de jeunesse.
Il rencontrerait là bas tous les errants du continent, tous ceux qui, dans un sens ou dans l'autre, passaient la Porte de l' Ouest.
Jamais plus il ne franchirait cette porte naturelle, passage entre deux mondes, aux dimensions colossales, en forme de fer à cheval, pour entrer en Neurélabie.
Le grand Atlas Médian, de son interminable ligne bleue brisée, avec ses cimes arrondies et ses blocs rocheux creusés comme des dents gâtées, s'inscrirait désormais dans sa mémoire en une frontière entre deux vies : celle de son enfance d'un côté, vers l' Est ; et celle de son existence avec Tayguète, de l'autre côté, vers l' Ouest. Et ces deux vies lui paraissaient aussi vierges l'une que l'autre, vierges de toute entreprise, de toute projection dans le sens du monde, car, autant qu'il se souvienne, il ne s'était jamais attaché à « construire » son

existence », vivant les jours au fil de l'eau, relié à toutes ces rives habitées de visages, bruissantes de voix et de murmures.
Hier sans Tayguète avait été le jardin de son enfance, avec seulement les éclatements de ses rêves, sans l' accomplissement de la fête absolue entre deux êtres confondus ; Hier avec Tayguète avait été l' éclosion de l' accomplissement, et il était alors entré dans une autre enfance, celle dont l' expérience traversée n'efface pas les points d'interrogation, l'enfance qui ne se résigne pas à la maturité, aux chemins de certitude, aux bornes et aux panneaux indicateurs. Dans cette éclosion de l' accomplissement, il avait fini par se perdre, sans doute à cause de sa peur irraisonnée de ne pas retrouver l' absence de solitude. Il avait cru que l'éclosion n'était, elle aussi, qu'apparence. Il avait voulu percer le mystère de l' éclosion, entrer dans son commencement même, en saisir toute l'essence, c'est pourquoi il s'était perdu.
Plus tard, lorsqu'il se serait grisé de rencontres sans lendemains, de nouveaux visages dont il ne s'attacherait plus à poursuivre la trace, il prendrait le Turbotrain du Grand Sud, de Bremda, jusqu' à l'extrémité méridionale du continent.
Enfin, au port de Cabo-Verdi, il embarquerait à bord de l' aéroglisseur transocéanique à destination d'un monde que la civilisation n' avait pas corrompu.
Alors, dans les steppes du continent Austral, sur la Terre des Hommes Primitifs, dans les solitudes glacées du cercle polaire, ou bien, dans les régions volcaniques au climat moins rude, le long de la dorsale de la péninsule du Pélican, oui, il serait souvent seul ; mais parfois accueilli dans ces tribus ignorant l' écriture et le langage articulé, il découvrirait certainement une nouvelle manière de communiquer, de transmettre et de traduire, de voir, de toucher et de sentir.

La solitude « tout seul « , c'est très dur, pensait Eridan, assis en face de Tayguète, alors que le Métro-jet , venant de traverser le désert Enizolien, entrait depuis quelques minutes dans le Désert Absolu , en direction de la Base Spatiale.

Mais, poursuivit en lui-même Eridan, comme une petite lumière qui clignote et vacille à l'intérieur de la cage d'un ascenseur s'enfonçant toujours plus bas jusqu'au fond d'une cave gouffre, une espérance s'allume, déchirant un voile noir battu de courants d'air à l' haleine fétide. Alors, ce qui sépare les êtres, semble atteindre une ligne discontinue, une limite au delà de laquelle une connaissance différente nous libère. Nous devenons moins dépendants de nos acquis culturels et de nos émotions. Cette espérance-là est imputrescible, totalement pure, bien plus pure encore que l' âme d'un très jeune enfant. Elle ne flambe pas, ne brille pas, elle effleure, console, guérit… Parce qu'elle se fait interlocutrice, confidente.
Mais la solitude à deux, c'est une épouvantable tragédie, alimentée par l'impuissance de l' amour. Toute l'espérance s' appuie alors sur la réalité de l'autre, perçue à travers un prisme aux facettes déjà colorées de nos imaginations. L' être aimé devient virtuel. Et de l'autre côté de la ligne discontinue, il ne reste que la réalité putrescible, dépendante des attentes et des émotions. Trop miser sur un seul visage, c'est concentrer sur la même fenêtre un regard si chargé de certitudes, que l'espérance, si nécessaire à l'existence même de la relation, en vient à se fermer.

Tant que la relation, dans sa réalité perceptible, s'élève comme un ballon de fête, elle se tend, prête à éclater. Et, précisément, elle veut éclater, pour montrer qu'elle existe, qu'elle n'est pas un leurre, qu'elle peut aller jusqu'au bout de l' accomplissement.
Cependant, au moment d' éclater, elle ne sait plus…Elle demeure toute tendue, hésite, doute de son imputrescibilité. Et elle éclate tout de même, libérant toutes ses pulsions, ses attentes, mais aussi ses refus, ses pudeurs. En éclatant, en fait, elle renvoie chacun des deux acteurs de la tragédie en face de sa propre solitude. Le rêve se brise comme un vase délicat et fragile, dont les éclats se dispersent sur une surface froide, métallique, recouverte d'une réalité seulement apparente.
C'était là ce que venaient de vivre, ces derniers mois, Tayguète et Eridan. Leur relation s'était brisée dans la ressemblance de leurs attentes et de leurs interrogations. En somme, ils étaient comme les deux hémisphères d'un même monde, et ce monde, n'étant qu'un « univers île », ils n' avaient pu trouver le moyen de s'affranchir de sa pesanteur.

Après sa fièvre éruptive, Eridan avait retourné dans ses mains, du matin jusqu'au soir, un cube à facettes, une caisse de bière à ses côtés, et buvant les bières l'une après l' autre, sans jamais prononcer un seul mot, avec, sur tout le visage, ces horribles boursouflures purulentes qui pourtant, aux dires du médecin traitant, finiraient par disparaître. Le chat de la maison venait se frotter contre les jambes d' Eridan, et sa femme, Tayguète, surgissait très souvent dans la journée devant lui, l'embrassait doucement sur les lèvres, posait ses doigts sur ses cicatrices, le regardait intensément, lui souriait, débouclait la ceinture de son pantalon, entr'ouvrait sa chemise, mais prenait conscience de l' impuissance de son amour, en face de cette solitude, de ce silence et de cet épuisement.
Après sa guérison, le visage grêlé d'excroissances, couturé de cicatrices, Eridan n' avait cessé de se murer chaque jour davantage dans une solitude viscérale, infinie…
Tayguète avait alors reconnu sa propre solitude, douté du plus vrai et du meilleur d' elle-même. Elle était partie un jour de la maison, et, au hasard d'une rencontre dans le parc Bételgeuse, contre un arbre, debout, écrasée par le poids d'un homme qu'elle ne connaissait pas, elle s'était offerte, désespérée, dans toute son innocence blessée, et, du fond de sa solitude mouillée de mots humides non prononcés, elle avait crié faiblement, à l'instant de la déchirure .
Après ce qui s'était passé dans le parc Bételgeuse, elle s'était dit que, désormais, plus rien ne pouvait être comme avant, et qu'il y aurait toujours, sa vie durant, en face d'elle, devant le visage d' Eridan, omniprésente, cette horrible blessure, cette lave blanche et brûlante qui avait explosé en elle, jaillie d'un inconnu qui l' avait pétrie, froissée, salie, et s'était peut-être, lui aussi, désespérément abîmé…

Cela faisait bien deux heures maintenant qu'ils avaient quitté Enizola.
Avant le Désert Absolu, les steppes d' Enizolie centrale n'étaient encore qu'une innocente désolation en laquelle l' aventurier, l'explorateur, le voyageur, pouvait aisément survivre, égaré, pour peu qu'il fût bien équipé et en bonne condition physique.
Mais à présent, le Métro-Jet, au maximum de sa vitesse de croisière, était entré dans la zone la plus aride du monde, là où personne, jamais, n'avait pu survivre plus de trois jours.

Le taux d' humidité de l'air, en effet, y était voisin de zéro, et, certains matins seulement, une imperceptible « rosée », composée de gouttelettes microscopiques , recouvrait les faces les mieux exposées des rochers clairsemés, lorsque le vent du Nord-Est se levait, amenant la pluie sur la Circadie Orientale, un peu de fraîcheur en Enizolie.

Dans le compartiment, Eridan observait encore, à intervalles réguliers, le visage de Tayguète, sa robe noire, ses jambes nues, une veine de son cou qui battait doucement et régulièrement.

De tout son être tendu à l'extrême, il écoutait le silence de sa femme, suivait les clignotements imperceptibles de ses yeux, le léger frémissement de ses cils.

Il sentait battre en lui le rythme de sa désespérance, il étouffait de cette souffrance qu'il ne pouvait plus exprimer, il était à l' affût, de tous ses sens, du moindre signe par lequel il eût pu, sinon reprendre le contact, du moins se raccrocher à un changement de rythme de cette tragédie.

Ce changement s'opéra d'une manière tout à fait inattendue.

Il semblait que le Métro-Jet, depuis quelques minutes, perdait de sa vitesse.

A l'horizon, le ciel rosissait, ce qui était inhabituel à cette heure de la journée.

Le long convoi articulé fut tout à coup secoué de vibrations, et dans les rames de voyageurs, des chocs assez violents se produisirent. Le convoi, en fait, se comportait comme le corps d'une chenille secoué de spasmes.

Puis, l'on entendit un long sifflement bruyant, aigu, provenant du rail. Le convoi ralentit encore, très brusquement, et enfin, s' arrêta net.

Les portes s'ouvrirent, une annonce fut diffusée par les services d'assistance, des escaliers mécaniques furent éjectés à chaque bout de rame, de part et d'autre du convoi.

Pour des raisons de sécurité, l'on invita les passagers à des vérifications indispensables, à évacuer les rames, à descendre, pour un temps indéterminé, de chaque côté de la voie. Une recommandation expresse fut cependant communiquée immédiatement, alors même que les voyageurs empruntaient, les uns après les autres, les passerelles de sortie : sous aucun prétexte, personne ne devait s'éloigner de plus d'une centaine de mètres du convoi. Il serait remis à chacun, un bidon de cinq litres d'eau, des lunettes spéciales de protection contre le rayonnement solaire, et un « casque réfrigérant ».

Un peu plus tard, lorsque les derniers passagers se présentèrent au bas des escaliers mécaniques, une autre annonce diffusa la cause exacte de cet arrêt imprévu en plein désert. Une centrale d' accumulateurs d' énergie, à la lisière du Désert Absolu, dans les steppes arides de Circadie Occidentale, près de Sri-Electra, venait d'exploser, libérant une énergie colossale, produisant, aux alentours, un souffle dévastateur, provoquant un rayonnement dans la haute atmosphère. A l'heure présente, selon les informations que les Autorités Civiles et Militaires avaient accepté de communiquer, il s' agissait là d'un accident assez sérieux, et personne, ni dans l'immédiat, ni dans les jours à venir, ne pouvait se prononcer sur les éventuelles conséquences de cette catastrophe. Toutefois, à plusieurs milliers de kilomètres du lieu de l' accident, dans cette partie du Désert Absolu, là où le convoi s' était arrêté, l'on ne risquait rien, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, et très bientôt, lorsque le rayonnement se serait dilué dans les couches les plus élevées de l' atmosphère, on pourrait repartir.

Tayguète descendit par l’ escalier situé au bout, à droite de la rame, côté Nord. Elle fit quelques pas, puis s ‘éloigna, jusqu’ à la limite de la zone définie par les services de sécurité. Elle n’accepta que le bidon d’eau, ayant déclaré à une hôtesse d’accueil ébahie : « vos lunettes et votre casque, je n’en veux point… A quoi vais-je ressembler, avec ce déguisement de cosmonaute, si je me perds au milieu du Désert Absolu et si je rencontre, au bout de huit jours, un beau et jeune nomade à la tête de son troupeau de laminas ? » Puis Tayguète, insensiblement, s’éloigna davantage, s’écarta très nettement du groupe formé par les passagers descendus, comme elle, côté Nord.

Le casque réfrigérant lui semblait d’ autant plus inutile que, en ce troisième mois de l’ année, même en cette heure méridienne, aux jours de l’ équinoxe, la température de l’ air ne dépassait guère 42 degrés, alors qu’habituellement, à la fin de ce troisième mois, la température moyenne s’ élevait à plus de 50 degrés au passage du méridien.

Eridan descendit par l’autre escalier, situé à l’extrémité opposée, à gauche, côté Sud. Il fit lui aussi quelques pas, refusa le casque réfrigérant ainsi que les lunettes, n’ accepta que le bidon d’eau . Il pensait tout simplement, qu’au point où il en était de sa vie, cela ne valait guère la peine de se charger la tête d’un tel déguisement de guignol sur la scène d’un théâtre de marionnettes qui n’ allait pas manquer de s’ envoler et de disparaître dans le vent du désert.

Aussi, sans hésiter, se dirigea-t-il en dehors de la zone conseillée. Il s’isola derrière un bloc rocheux, et là, tout seul, alors que les voix déjà lointaines des autres passagers se confondaient avec le murmure d’un vent léger, il prit sa décision…

Il fixa le bidon d’eau à sa ceinture au moyen d’une cordelette, et s’avança tout droit devant. Il chemina, ainsi d’un bon pas jusqu’à la tombée de la nuit.

Il se coucha au fond d’un trou, entre deux rochers, mais ne put aisément s’endormir. Les étoiles brillaient dans toute leur force, et l’ air devint rapidement très froid. Les écarts de température entre la nuit et le jour étant extrêmes dans le Désert Absolu, en ces temps d’ équinoxe, Eridan s’attendait à une chute vertigineuse du thermomètre, jusqu’à plusieurs degrés en dessous de zéro en fin de nuit.

Avant l’ arrivée du jour, Eridan parvint cependant à s’endormir, enfoncé dans le sable, à l’ abri des deux rochers.

Ce fut un soleil déjà haut et chaud qui vint le surprendre jusque dans son trou. Il remarqua sur les rochers environnants, du côté de l’ombre, des surfaces humides.

Alors, il comprit : avec un peu de chance, tout de même, il pourrait survivre dans ce désert ; du moins survivre assez longtemps pour que ses os, enfoncés dans le sable, ou mêlés aux cailloux, puissent un jour témoigner de son aventure en ces lieux.

En effet, plus il parviendrait à s’ éloigner du rail aérien du Métro-jet, qui lui, nécessairement, imprimerait encore sa trace durant des millions d’ années peut-être, et plus son message serait significatif… Mais cela suffirait-il ? L’on disait que personne au monde, jusqu’à présent, parmi tous les désespérés ou les déracinés qui s’ étaient volontairement perdus dans ce désert , n’avait réussi à survivre plus de trois jours sans eau et sans nourriture.

Lui, Eridan, avec son bidon attaché à sa ceinture, aspirant la « rosée » matinale à la surface des rochers, survivrait certainement beaucoup plus que trois jours, à moins que sa raison n’en vienne à lui faire défaut…

Une autre idée lui tournait bien dans la tête, mais cette idée-là, était-elle vraiment envisageable ? Il eût fallu pour cela que… Mais non, après tout, ce ne serait jamais rien de plus, dans un futur très éloigné, qu'une légende perdue dans le sable, parce que d'autres êtres, dans une autre histoire, interprèteraient la découverte de son existence passée selon leur imagination et leur vision du monde.

Avant de repartir sous la chaleur du soleil à la poursuite d'un horizon mouvant, Eridan passa un très long moment à lécher la surface humide des rochers. S'il en était ainsi chaque matin, il ménagerait ses réserves d'eau.

Huit jours durant, il marcha toujours droit devant lui escaladant les blocs rocheux, contournant les obstacles infranchissables tels que ces forteresses déchiquetées aux arêtes vives , dont les couleurs contrastées, du blanc le plus pur jusqu'au gris le plus foncé, par toutes les nuances d'un arc en ciel en noir et blanc, évoluaient comme sur un écran de télévision géant strié de hachures scintillantes. Un film d'épouvante muet et dépourvu de toute trace ou mouvement de créature vivante, mais dont le scénario se déroulait dans une violence inouïe, un silence de feu et de glace, une solitude sauvage et universelle, habité de spectres aux silhouettes acérées, et qui, la nuit, sous le regard féroce d' étoiles pointues à la lumière froide, galopait aux côtés du seul personnage de cette tragédie afin de mieux lui signifier qu'au terme de sa folle poursuite, il n' atteindrait jamais comme il le croyait encore le but ultime de son message…

Dans cette terrifiante immensité, aucun insecte, ni le plus petit lézard des sables, ni même le plus élémentaire des organismes vivants ne manifestait sa présence.

Au huitième jour, parce qu'il s 'était déjà beaucoup affaibli, n'ayant absorbé aucune nourriture, il s' arrêta de marcher, s'assit à l'ombre d'un rocher et se mit à réfléchir…

« Je ne suis pas mort de soif, chaque matin, j'ai pu lécher la surface des rochers, boire la rosée. Mon bidon est encore à demi plein, mais assurément, je mourrai de faim, et si je continue de l'avant, j'irai jusqu'au bout de mon message… Aussi loin qu'il me sera possible d' aller.

J'ai toujours su depuis mes premiers pas dans ce désert que je pouvais espérer beaucoup plus encore, et mon idée, aussi incertaine qu'elle soit dans sa réalisation, avec mes dernières forces, je vais la suivre. Je sais que cette espérance là doit nécessairement impliquer l'existence, ou l' apparition d'un autre personnage dans cette histoire qui, je le pense bien, dessinera une trace inaltérable sur le sol de notre planète… Cette trace inscrite dans le sable, puis enfoncée dans la terre deviendra pour l'éternité une légende anonyme, et peut-être qu'un jour, l'on saura ce qui s'est réellement passé ici. Ou bien, l'on imaginera. De nouvelles générations, sur la Terre, et pourquoi pas ailleurs, s'interrogeront sur la signification de cette trace. Une femme ou un homme de cette lointaine génération se demandera s'il n'existe pas en quelque endroit de l' horizon, en tout ce qui vit et palpite, au delà des étoiles, dans l'infinie profondeur de tout ce qui nous semble si petit, une porte donnant accès à une autre connaissance. »

Eridan refit en sens inverse neuf jours durant tout le chemin qu'il avait parcouru. Cette fois, au bout de trois jours, il dut largement puiser dans ses dernières réserves d'eau, et le bidon devenait tout léger…

Du troisième au sixième jour, la chaleur fut intolérable du matin au soir, et le froid, glacial, durant la nuit. Puis, à partir du sixième jour, la température s’abaissa de nouveau et se stabilisa autour de 40 degrés vers l’heure méridienne.
Au matin du neuvième jour, il discerna, à l’horizon, la ligne métallique, étincelante, du rail aérien. Le ciel, comme au premier jour de son départ dans le désert, était tout rose, au dessus de l’horizon. Et ce n’était pas à cause du soleil qui allait se lever. C’était le même rose électrique et menaçant, chargé de nuées .
Dix sept jours passés dans le Désert Absolu, sans nourriture, n’ absorbant que quelques gorgées d’eau, léchant tous les matins, la surface humide des rochers ! Il devait son salut à ces spectres de pierre, nains ou géants, à ce vent venu de Circadie Extrême Orientale qui avait soufflé presque sans relâche. Dix sept jours… Un record qui demeurerait inconnu à jamais, si, à quelques dizaines de mètres du rail aérien, il devait mourir…

Il ne mourut point. Pas encore…
En toute logique, une fois vers le milieu de la journée, à destination d’ Enolabay, et une autre fois en pleine nuit, dans l’autre sens, vers Enizola, le Métro-Jet glissait sur son rail comme une comète argentée rasant la surface d’une planète.
Le soleil montait, de plus en plus chaud, et l’air vibrait, tremblait, la terre même grondait… Eridan, abrité derrière un rocher, le même que celui du premier jour, attendit le passage, avant de traverser de l’autre côté vers le Nord.
Mais la comète argentée n’ apparut pas. C’ était inhabituel, incompréhensible… Elle passait tous les jours sans exception à la même heure. En gare d’ Enolabay, à l’autre bout du continent, le Métro-Jet s’immobilisait à 18 heures 24 minutes exactement.
Alors, Eridan passa en dessous du rail, et reprit sa marche , vers le Nord.
Les vibrations de l’air s’accentuaient, la chaleur, à son maximum, devenait intolérable.
De ce côté-ci, du moins jusqu’à l’horizon, il n’y avait pas de rochers, seulement du sable et des cailloux, une surface ocre, sèche, plate, avec, par endroits, comme des étendues salées, blanches et brillantes.
Un océan virtuel, au loin, ondoyait sur le sable, et de tous ses sens en déroute, Eridan écoutait ce murmure, lui aussi virtuel, qui, conjugué aux vibrations de l’air, exerçait sur sa raison vacillante, une pression semblable à celle du fond d’un océan.
Il toucha, à ce moment, le fond de sa désespérance. Il réalisa que les spectres de pierre, à présent, venaient de gagner la partie engagée dix sept jours plus tôt, et comme sur la plaque chauffante d’une cuisinière, il allait expirer…
Des larmes s’ écoulèrent de ses yeux brûlés, de toutes petites larmes qui pesaient très lourd sur ses joues craquelées, et venaient s’effacer au bord de ses lèvres desséchées. Il tituba, épuisé, une nuée d’étincelles dans le fond de ses yeux, puis s’abattit sur le sol. Il demeura ainsi, immobile, les bras écartés, dans la position d’un vagabond apatride offensé par la cruauté d’une solitude qu’il avait lui-même peuplée de tous les démons de sa vie intérieure.
Mais ce ne fut pas encore la fin…

Mû par une énergie soudaine, surnaturelle, son corps se souleva et il se remit debout.
Une force en lui, aussi violente que la beauté d’une fleur éclatée, s’ éveillait, se levait, et peu à peu lui tirait de ses yeux plus voyants que jamais, non plus des larmes, mais les

éclaboussures d'un incommensurable sourire, le sourire d'un visage qu'il ne pouvait que retrouver…

Alors, il vit… Sur la ligne de l'horizon, très loin, vers le Nord…

Un tout petit point noir à peine perceptible qui dansait, clignotait dans l'air secoué de vibrations…

Et le petit point se rapprocha lentement, devint un bâtonnet avançant toujours tout droit devant lui. A cette distance, c'était encore un hiéroglyphe tracé sur une feuille de papyrus, mais si facile à traduire dans toutes les langues du monde. Le corps du bâtonnet prit sommairement la forme d'un triangle isocèle, avec un petit rond au-dessus, et quatre traits minuscules. Enfin, une silhouette se dessina bientôt, mais Eridan ne discernait pas encore les détails de cette silhouette.

Jamais, à ce point là, de toute sa vie, Eridan ne s'était senti « exister ». Et ce qui était nouveau pour lui, il n'éprouvait plus son existence comme un enveloppe dont il aurait toujours été prisonnier. Il « était », mais il n'avait plus peur d' « être ». Il « voyait », mais il croyait aussi. Il sentait que cette certitude absolue qu'il ressentait en lui-même, n'était pas une fin, mais un commencement, plutôt. C'était peut-être cela, l' absence originelle de solitude…

Il regarda ses mains et vit qu'elles étaient devenues celles d' un très vieil homme, toutes desséchées et craquelées comme la peau d'un poulet trop cuit. Il les passa sur son visage et se palpa les joues… Pas de doute, il était à présent un vénérable vieillard. A quoi ressembleraient ses cheveux noirs ?

Etre vieux ne lui faisait plus peur, puisque, maintenant, il « voyait » enfin !

Elle se tenait, immobile, devant lui, svelte et légère, dans sa robe noire, son visage était celui d'une très vieille femme, mais incomparablement plus radieux encore que le visage d'un très jeune enfant sous une pluie d'étoiles.

Très doucement, ils se rapprochèrent l'un de l'autre, se prirent les mains, et, sans un mot parce que ce n'était plus nécessaire, ils joignirent leurs lèvres et demeurèrent ainsi, étroitement enlacés, palpitants, secoués de spasmes, exultant en silence d'une joie toute nouvelle qui se révélait à eux dans une extrême sensation de bien-être.

Puis, sans plus jamais dénouer leurs doigts, ils repartirent tout droit devant, vers le Nord, se confondirent bientôt en un petit point noir qui, cette fois, s'effaça dans les ombres de la nuit naissante.

Trois millions d' années s' écoulèrent. Les deux planètes d'un système stellaire situé à trente mille années lumière du centre de la galaxie, tournaient toujours autour de leur étoile jaune… La première, de couleur bleu foncé, et toute petite, accomplissait sa révolution, autour de l'étoile jaune, tout comme la seconde, environ deux fois plus grosse.

Venu d'une autre galaxie, d'un autre monde, un astronef se posa sur le sol d'une planète de trois continents entourés d' océan, une planète qui avait été repérée sur les cartes du ciel, et dont l' atmosphère était sensiblement identique à celle de la planète des visiteurs.

Deux hommes et trois femmes descendirent de l'astronef, et, de leurs regards pétrifiés d' étonnement, ils scrutèrent l'horizon, l'immensité chaotique qui s' étendait devant eux sans aucune trace de vie.
Ils débarquèrent véhicules et matériel, instruments de mesure, barils de nourriture et réserves d'eau, puis aménagèrent leur premier campement, à proximité du lieu de l' atterrissage.
Au bout de trois jours d'exploration méthodique, ils repérèrent, enfoui dans le sable du désert, un très gros rail.
« Cela n'est pas naturel », s'exclama Elvéra, la plus jeunes des trois femmes. Puis, à neuf jours de marche de l'endroit où les explorateurs avaient repéré le rail, au hasard d'une fouille dans une zone tourmentée de blocs rocheux, à quatre mètres de profondeur sous un sol de terre rouge, ils découvrirent deux squelettes humains, celui d'un homme et celui d'une femme, presque intacts, enlacés, réunis en une seule forme.
Astrik, le capitaine de l'équipe, qui venait de faire cette découverte en compagnie de ses camarades émit aussitôt un message codé à destination de leur monde :
« Nous ne sommes plus seuls dans l'Univers. Nous en avons la preuve. Nous sommes bouleversés par notre découverte. Nous vous embrassons tous très fort ».

***

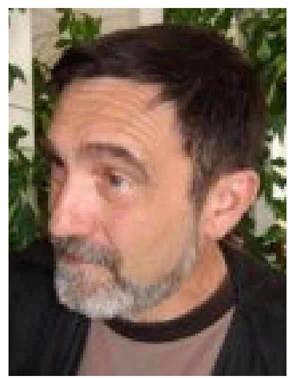
Aux jours les plus sombres, les plus drôles, ou les plus étonnants de cette traversée solitaire en un pays peuplé de visages caramélisés, dans l' expérience unique de la vie, entre les murs de cette prison de chair, de sang et de feu qui est celle de notre corps et de notre esprit, lorsque les mains s'éloignent de nous et que les projecteurs s'éteignent, il se lève toujours, quelque part, un sourire inconnu et généreux, un regard tombé du ciel comme une étoile, un visage qui nous marque de sa trace, en marge de nos rêves les plus fous…

Par delà l'ivresse des jours heureux, que tu sois lingère, ballerine, créatrice de mode, banquier, prophète ou astronaute, en ces matins de draps froissés où persistent les odeurs de la nuit, exsudent les sécrétions incongrues, fusent les turbulences digestives, en ces lieux, en ces moments, en ces situations où ta fierté délavée s'estompe puis disparaît, il n' y a plus ni riche ni pauvre, ni laideur ni beauté, ni force ni faiblesse, ni grandeur ni décadence. Il ne te reste plus, devant toi, que ta vie, les jours qui viennent, une éternité après l'autre, jusqu'à la fin de l'expérience.

Et le but ultime de cette vie, c'est de retrouver l'un de ces mondes d'où nous venons, de le reconnaître et de le découvrir, parce qu'il a toujours existé, même s'il a été effacé de notre mémoire, même si nous en avons été exclu ou séparé…

Alvira, été 637,
Au Centre Médico-social de Bremda,
Notes personnelles.

Guy SEMBIC



Guy SEMBIC est né à Linxe, dans les Landes, le 9 janvier 1948. Il est Postier mais sans activité depuis janvier 2005. Il a écrit de nombreuses correspondances dans le courrier des lecteurs de divers journaux ou magazines. Il a passé son enfance à Cahors, puis en Tunisie et en Algérie de 1957 à 1962, puis a vécu 9 ans à Paris avant de se marier à une Vosgienne. Il a habité 23 ans durant dans les Vosges, à Bruyères, où il était conseiller financier à la Poste. Il vit depuis 1999 à Tartas dans les Landes.

AU PAYS DES GUIGNOLS GRIS

Livre 3 : Après la Traversée

La rencontre de Tayguète et d'Eridan lors de la célébration du tricentenaire de la révolution culturelle vers la fin de l'été 636-ER4. La suite du voyage d'Eridan, Abel et Vilica, L'étrange destin d'Irkou, et pour finir, une séparation qui n'en est pas vraiment une. Tels sont les épisodes de ce troisième livre du pays des guignols gris.



Date de dépôt : 26 mars 2006